

L'ARCHE *Editeur*

Kurt DRAWERT

Monsieur Bovary, d'après Flaubert

Traduit par
Philippe-Henri LEDRU

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche Editeur
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Kurt DRAWERT

Monsieur Bovary

d'après Flaubert –

Texte français : Philippe-Henri Ledru

Tous droits de représentation français réservés par
L'ARCHE Editeur, 86, rue Bonaparte, 75006 Paris
TEL. : 01 46 33 46 45
FAX : 01 46 33 56 40
e-mail : contact@arche-editeur

Personnages :

| | |
|--------------------|---------------------------------------|
| Charles Bovary | médecin de campagne |
| Emma Bovary | son épouse |
| Félicité | bonne chez les Bovary |
| Madame Bovary Mère | mère de Charles |
| Monsieur Homais | apothicaire |
| Monsieur Lheureux | commerçant en articles de mode |
| Madame Lefrançois | maîtresse de l'auberge « Lion d'or » |
| Hippolyte Tautain | valet de ferme chez Madame Lefrançois |
| Rodolphe Boulanger | bohème |
| Léon Dupuis | clerc de notaire |
| Le Père Bournisien | curé |
| Le Docteur Canivet | médecin |
| Maître Guillaumin | notaire |

Monsieur Binet. L'aveugle. L'orateur. Huissier et ses clercs.

Marquis d'Andervilliers et personnages anonymes pour les scènes de fêtes et de marchés.

Lieux et époque de l'action :

Tostes et Yonville-l'Abbaye en Normandie, vers 1850

Durée de la pièce :

3 actes. Entracte après le deuxième acte

Scènes :

Dans la maison des Bovary

A l'auberge du « Lion d'Or »

Sur la place du marché

A l'église

Dans une pièce chez Léon, Rodolphe, Lheureux et Guillaumin

PROLOGUE

(Le rideau est encore fermé. Par le côté, Félicité s'avance au devant de la scène)

FELICITE : Alors j'ai été renvoyée par le vieux Monsieur Guérin du lieu-dit La Pollet parce quelqu'un il a raconté des faussetés sur moi. Trente sous que j'aurais pris à Guérin et pardieu que ça s'est pas passé comme ça. Mais à c'theure, là c'était bien fini avec La Pollet où que je traînais en guenilles où que j'existais point. A fallu que je couche des heures par terre et que je boive l'eau à même une flaque. Et puis battu et bien brusqué qu'ils m'ont. Au final que c'était un bonheur d'avoir pu servir dans la maison de Bovary. Monsieur Charles-Bartholomé Bovary, il était chirurgien-major, parce qu'il y a dû arriver quelque chose qu'il a dû s'en aller et fait pour ça souffrir le petit Charles. Il le laissait courir pieds nus comme si c'était une petite bête. Mais Charles était un être calme et tranquille et ce qu'il avait dans la tête, pas fait du tout pour le Monsieur Bovary. Tu n'as qu'à venir dans le régiment d'infanterie et voir c'que c'est qu'la frousse qu'il arrêta pas de dire à ce petit d'animal. La Madame Bovary, elle allait comme ça chercher du chocolat et lui en donnait bien souvent parce que cela lui pesait sur le cœur. Mais c'est toujours à mes jupes quand même qu'il s'est accroché après. Comme ça, je me le ramenaient avec moi au travail dans la cuisine et au grenier, je découpais des silhouettes rigolotes dans du carton et racontais des histoires où à la fin tout finit bien pour qu'il arrive à s'endormir. Puis quand il a eu douze ans, les leçons pour apprendre c'était dans la sacristie aux moments perdus qu'elles se donnaient à la hâte quand Monsieur le Curé il avait un peu de temps entre un baptême et un enterrement. Alors après, Madame Mère, elle l'a envoyé au lycée à Rouen, mais tout le monde se moquait de lui parce qu'il marchait penché drôlement et qu'il arrivait pas à bien parler. Charles y mettait beaucoup du sien mais il ne comprenait pas. Une fois il réussit à gagner un accessit élogieux en histoire naturelle, je m'en rappelle comme si c'était hier, tellement que cela décolla. C'est que Madame sa Mère, elle lui a longtemps appris partout à répéter, que Charles a pu aller comme ça jusqu'aux études de médecine. Il était travailleur, il avait des cahiers reliés avec les titres écrits bien propre et il copiait tout à la manière du cheval de manège qui tourne en place les yeux bandés ignorant de la besogne qu'il broie. Une fois la semaine, on m'envoyait toujours lui porter un morceau de veau cuit au four et du pain frais, mais il maigrissait, sa taille s'allongeant, et sa figure prenait une impression dolente qui la rendit presque intéressante. A toucher not' Jésus. Alors comme ça il découvrit l'amour ou c'est l'amour qui le trouva, qu'il me raconta, je me rappelle. Charles polissonnait au port, dans les cabarets, c'est que je voulais pas le dire à Monsieur Bovary. Le même soir après l'examen d'officier de santé qu'il avait complètement raté, nous

l'attendions à la maison avec un tas de gâteaux tout ce qu'il y a de bon, et moi déjà à l'entrée du village. « Félicité ! » en pleurant il se mit à crier, « Félicité ! ». Dommage que ça a pas marché, mais être tout ça n'avait été peut-être aussi qu'une injustice. Mon cœur m'a fait si mal que personne en a su le traître mot. Madame Bovary Mère seulement quelques jours plus tard, et Monsieur, quand Charles s'est rattrapé quand il s'est représenté. Les questions et les réponses, il les savait gentiment par cœur comme une machine magique. C'est que l'examen d'officier de santé, il faut ça pour un médecin pour qu'il voit le rhume et puis la toux. Voilà qu'il était médecin maintenant et sa mère avait eu l'œil pour voir où et quand un autre se mourût et allait plier bagages. Alors, à Tostes, l'heure pour lui avait sonné. Mais maintenant Madame sa Mère lui cherchait encore une vraie femme à la poitrine ferme pour qu'il ait aussi de bonnes choses à manger et un estomac chaud et douillet. La veuve d'un grand fonctionnaire du tribunal de Dieppe venait justement de se libérer, quarante cinq ans déjà et avec tellement de bourgeons sur la figure qu'on se croyait au printemps . Et elle avait aussi des dents tout en avant comme le vieux Guérin sa jument et était aussi sèche qu'un cotret. Je pensais comme en secret qu'il aurait bien pu aussi me prendre moi, mon perroquet par dessus le marché dans mes bagages. Mais la veuve était riche, et là c'est des raisons. Car en vérité sa mère devait encore évincer des rivales pour que son fils chéri se la griffe. Elle déjoua fort habilement les intrigues d'un charcutier qui était soutenu par les prêtres. Ils ont eu quelque temps difficile pour arriver au mariage, mais la caisse bien pleine. Il fallait que je tienne la traîne et entre aussi dans le jeune ménage comme dot de Charles Bovary son père. Un an plus tard seulement, la veuve bascula par dessus le baquet en étendant du linge, elle fut prise d'un crachement de sang et disparut bientôt à tout jamais. « Ah, mon Dieu » qu'elle aurait dit encore, « ah, mon Dieu ! » et se fut là toute sa vie. Jusqu'à ce qu'arrive le second tournant du destin et que Charles fit connaissance de la belle Emma Rouault qui aussi voulait l'avoir à cause le père avait été hardi malade et que le métier de médecin du Bovary, ça pouvait bien lui servir. Oui, la vie est chère et dure quand on passe pas le fil des années en bonne santé. Et il était si fier notre Charles à la cérémonie devant monsieur le Curé, ça vous avez qu'à croire.

(Félicité sort)

I(1)

(Dans la maison des Bovary. Emma, Félicité, plus tard Charles)

EMMA : *(assise à la table que dresse Félicité)* Quel jour sommes-nous aujourd'hui ?

FELICITE : Foie gras et poisson.

EMMA : Comme une semaine passe vite.

FELICITE : Si on pouvait compter le temps, une fois commencé, il faudrait toujours s'arrêter. Comme pour une lisière de bouton, il est trop court pour nous.

EMMA : Peut-être devrions-nous monter une bonne bouteille de Saint-Emilion rouge, cela offre de la distraction dans la maison.

FELICITE : Oui ça serait bien et ferait sûrement plaisir à Monsieur.

EMMA : Si seulement il ne voulait pas sans cesse me toucher. Tous ces baisers les uns après les autres, on dirait un chien avec sa langue.

FELICITE : C'est un homme bon, Monsieur Bovary, je le sais depuis le début.

EMMA : C'est un œuf qu'il faut remettre encore une fois dans l'eau frémissante jusqu'à ce qu'il devienne dur comme un homme.

FELICITE : les œufs durs sont bleus et pas très gouleyants.

EMMA : Oui, peut-être suis-je trop impatiente et trop injuste. Les sœurs de la Sainte Innocence l'ont dit bien souvent aussi. Ce que je lisais, cela ne leur convenait pas, et cela ne leur convenait pas lorsque, légèrement vêtue, je marchais sur un champ de fleurs. Elles sentaient bien que je cherchais autre chose que des tableaux de paysages. Cette tombe ouverte, devait-ce être ça, le bonheur duquel je rêvais ?

FELICITE : Je n'y comprends rien. Je veux dire, ce que c'est le bonheur, où il commence et quand il est quasiment parti.

EMMA : A quatorze ans j'ai pensé : c'est demain que commence la vraie vie, et puis encore demain, et puis une fois encore demain. Et déjà, on se retrouve assis là dans un coin enchanté auprès de Dieu, proche de l'éternité.

FELICITE : C'est que Monsieur le Curé, il n'aimerait point entendre cette chose-là.

EMMA : Un homme bon, Monsieur Bovary. Comme un bourrin harnaché pour sa charrue.

FELICITE Mais Madame, le champ, s'il sera pas labouré, qu'est ce qu'on aura à manger ?

EMMA : Oui elle a raison. Et son généreux maître a raison lui aussi. Les anges sont cruels pourtant. Leur côté infailible. C'est cela l'enfer, et rien d'autre.

FELICITE : Mais quand même, les anges dans les livres c'est qu'ils aiment Madame aussi ?

EMMA : Ils ont des ailes. Voilà la différence. Et, après le manger, ils ne font point remonter leurs rots acidulés ni ne sentent la térébenthine comme un médecin de campagne.

FELICITE : La bonté n'a pas besoin d'ailes.

EMMA : Et moi ? Ne suis-je peut-être pas bonne ?!

FELCITE : Si quelqu'un a voulu nous aimer, nous sommes tous des gens meilleurs.

EMMA : L'aimer, lui ? A-t-elle déjà remarqué comment il s'ingurgite sa soupe ? A côté, un sanglier à son auge a l'air fort distingué.

FELICITE : Bon, c'est que je ne sais vraiment pas. Il est mon généreux maître et vous ma généreuse maîtresse. Je n'ai point de jugement. Ca n'a point fait partie de mon service. Je suis une femme simple qui a rien su apprendre, sauf bien ranger le linge et arranger le manger pour qu'il passe bien en goût. Je sais pas lire non plus, ni, avec Madame, causer de l'amour.

Je peux seulement dire pour sûr quand le bois pour le feu diminue dans la grange, et au vol des hirondelles je vois déjà le temps qu'il fera le lendemain. Je ne sont point été faite pour davantage de choses, c'est le destin, sa volonté, j'en suis bien chagrinée.

EMMA : Je suis désolée. Je ne voulais pas vous perturber. Cela suffit déjà si un seul est déjà perturbé.

FELICITE : C'est que pour Madame, c'est vrai, j'ai hérité d'une nature trop simplette . Il est bientôt huit heures. Notre bon maître sera rentré d'ici quelques minutes. Faut-il que je serve le manger ? (*entre Charles*)

CHARLES : Tu vas bien, mon petit pigeon ? Tu t'es bien amusée ? Quel temps il a fait aujourd'hui, l'air aussi doux qu'au printemps. Mais il fait trop chaud pour cette période, les fleurs, elles vont sortir trop tôt.

EMMA : Les fleurs précoces se fanent toujours trop tôt. Peut-être serait-il mieux que jamais elles n'éclosent, car, au moins, là rien ne peut leur arriver.

CHARLES : Mais ça comme tu l'as dit, c'est très joli, mon petit ange. Ma « Ruche médicale » est-elle déjà arrivée ? Tu sais, il faut que je me tienne au courant et sache tout ce qui se grenouille et gargouille à Paris.

EMMA : Oh, Paris. J'aimerais bien me rendre une fois à Paris pour aller au théâtre ou bien à l'Opéra.

CHARLES : Je ne suis jamais rentré dans un théâtre. Ce ne sont pas ces maisons épouvantables où l'on retient les gens pour qu'ils ne fassent pas de bêtise ? Et l'Opéra ? On ne fait jamais rien d'autre que d'y chanter ? On n'y comprend même pas ce que l'on joue et est tout étonné quand d'un coup le rideau tombe sans qu'on n'ait quelque chose de bien clair dans la tête...

EMMA : Au fait, près de ton lit je t'ai remis ton bonnet de nuit en coton. Tu me disais bien que mon beau foulard de soie ne tient pas sur tes oreilles.

CHARLES : Oui, Chérie, c'est très prévenant de ta part. Un beau foulard. Un foulard vraiment remarquablement beau. Mais voilà, il glisse. Après, le matin, j'ai le duvet de l'oreiller qui s'accroche dans mes cheveux et je ressemble à une poule. (*A Félicité*) Félicité, pourquoi au juste est-ce que toutes les nuits les cordelettes de mon oreiller se défont ? C'est vraiment nécessaire ? Elle sait quoi faire pour y remédier ?

FELICITE : C'est que Monsieur fera des rêves agités et se sera déchaîné sur son lit.

CHARLES : (*à Emma*) Tu as entendu cela, mon petit pigeon ?

EMMA : Je n'aime pas quand tu m'appelles comme cela. S'il te plaît, Dis-moi plutôt Emma.

CHARLES : Oui, mon petit lapin.

EMMA Et en plus, pour une fois tu aurais pu avoir quelque tact et enlever de la vitrine le bouquet de mariage de celle que je remplace. Le mien, lui, il dort dans un carton dans le grenier. Je me demande très sérieusement ce qui pourrait bien lui arriver, si soudain sans prévenir je devais...

CHARLES : Mais tu n'as pas le droit de penser une seule fois une chose comme ça ! Emma, ma chérie ! Pardonne-moi... Quel fou je fais, quel fou... Au fait, tu sais que samedi prochain nous sommes invités à La Vaubyessard chez le marquis d'Andervilliers ? Un jour, d'un seul coup de bistouri, je l'avais soulagé d'une abominable fistule. C'était une brillante performance. Et aussi, c'est vrai, un peu de hasard et de chance.

EMMA : A La Vaubeyessard, chez le Marquis ! Mais ai-je la toilette qu'il faut ? Les bijoux qu'il faut ? La coiffure qu'il faut ?

CHARLES : Mais Emma, Beauté unique ! Quelles sornettes vas-tu nous conter là ? Regarde comme tu es ravissante, telle une princesse, une reine. Et je suis l'homme le plus heureux de cette terre quand je peux me tenir près de toi et t'admirer, émerveillé.

EMMA : Tu es si bon. On dirait un ange.

I/(2)

(Les nobles invités commencent à arriver et transforment la pièce en un salon du Marquis d'Andervilliers. Tous portent des masques, excepté Emma et Charles qui sont assis au milieu de l'espace comme dans un exposition.

Curieux et sans un mot, les silhouettes passent devant eux comme s'ils considéraient des espèces d'une race rare. Certains les effleurent à la tête, aux épaules et aux bras avec quelque hésitation. Quelqu'un les observe au travers de jumelles de théâtre bien qu'il soit juste devant eux. C'est le Marquis D'Andervilliers qui se tient caché derrière une tête de porc.)

LE MARQUIS : Oui, les voilà, mes chers, chers amis de... à... près de Paris. Bienvenue... Bienvenue... Bienvenue...

Le CHOEUR : Bienvenue... Bienvenue... Bienvenue...

CHARLES : Tu vois, ils nous reçoivent vraiment avec beaucoup de gentillesse. Ce sont tous des gens tous vraiment aimables, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS : Mes vénérés invités doivent savoir qu'ils ont ici l'un des médecins les plus remarquables de... à ...près de... Paris...

CHARLES : Tostes... sauf votre resp... Tostes

LE MARQUIS : De Tostes... naturellement... des plus remarquables de Tostes Il a réussi à me guérir d'une atroce, oui d'une atroce piqûre de moustique.

EMMA : Un piqûre de moustique ?

CHARLES : Une ulcération dans la cavité buccale, aussi grosse que le bout d'un doigt, et jaune comme un œuf sur le plat.

EMMA : Peut-être ne te prend-il pas tout à fait au sérieux ?

CHARLES : Non, non. Ce sont des gens très occupés, tu sais. Une vie de Cour comme celle-là, c'est très harassant. Sans cesse de nouveaux visages, des obligations, des réceptions. Ils doivent constamment déguster des mets recherchés, boire du Champagne et dire de quelle sorte il s'agit et quel en est le prix. Là, nous les médecins, nous devons faire preuve de compréhension si, par mégarde, ils font quelques confusions. Et peut-être que l'inflammation dans la bouche était due, effectivement, à une piqûre de moustique. Ces petits machins, ils ont aussi leurs crises et leurs angoisses.

(L'assemblée s'est à nouveau détournée d'Emma et de Charles pour s'en retourner à sa principale occupation, ne rien faire du tout. Puis, un premier couple ouvre le bal avec une valse)

EMMA : Regarde un peu, ils savent danser une vraie valse.

CHARLES : Mais elles vont me gêner, les bretelles.

EMMA : Danser ? Toi ?

CHARLES : Pourquoi pas ?

EMMA : Mais vraiment tu as complètement perdu la tête ! Toi et danser. On se moquerait de toi. D'ailleurs, c'est plus convenable pour un médecin.

CHARLES : Emma, quelle sagacité !

(Les invités quittent la pièce les uns après les autres)

EMMA : Maintenant nous revoilà à la place qui est la nôtre.

CHARLES : Notre Chez Nous si doux et si tranquille.

EMMA : Je n'aurais pas dit cela comme ça.

CHARLES : Non ?

EMMA : Si au moins tu étais une grenouille, alors, oui, je pourrais – il est vrai – essayer de la lancer contre le mur.

CHARLES : Mais cela ne t'a pas plu ?

EMMA : Si cela m'a plu ?

CHARLES : N'était-ce pas fort charmant ?

EMMA : Charmant ? Chaque instant était un vrai présent. Les parfums, les teintes des vêtements. Ne fais-tu pas ces rêves ?

CHARLES : Quand je rêve, ce sont des dattres des paysans.

I(3)

(Dans la maison des Bovary. Charles, Félicité, plus tard, le Docteur Canivet et Emma)

CHARLES : Où est Emma ?

FELICITE : Madame ne se sent pas bien. Cela fait déjà longtemps qu'elle a l'air si bizarre. Jusqu'au tantôt elle est couchée, les membres tout en faiblesse et après, le manger, elle le laisse également de côté. Maigre, elle est devenue et le rose de ses joues, il a comme disparu. Depuis que vous êtes allés chez le Marquis, oui, ça a même encore empiré. C'est à peine si elle cause encore un mot, et les yeux sont aussi ternes que deux mèches de lanterne sans lumière. Je me fais de gros soucis pour Madame.

CHARLES : Je ne le comprends pas. Cela doit être une maladie nerveuse, peut-être la mélancolie. Le Docteur Canivet va bientôt arriver. Il s'y connaît en la matière et apportera son aide.

FELICITE : Oui, la mélancolie, c'est une vilaine maladie. Les gens distingués l'on souvent, justement parce qu'ils sont distingués. Je l'ai déjà eu aussi des fois beaucoup, mais je n'avais que les murs pour en causer.

CHARLES : Mais n'a-t-elle pas tout ce qu'il faut ? Elle ne manque de rien pourtant.

FELICITE : C'est que dans les cœur des autres, on n'est pas dedans. (*entre le Docteur Canivet*)

LE DOCTEUR CANIVET Bon, Cher Bovary, allez, racontez moi.

CHARLES : Voulez-vous la voir ? Elle est dans sa chambre et elle dort.

LE DOCTEUR CANIVET Non, non, aucune obligation. Qu'elle dorme. Le sommeil est la meilleure des médecines. Du repos et de légères distractions. Peut-être un peu de baldriane, ça ne fait pas de mal.

CHARLES : La baldriane, bien sûr. Moi qui n'y songeais même pas.

LE DOCTEUR CANIVET Ces maladies nerveuses, voyez-vous, nous enseignent à demeurer modestes et à ne pas vouloir nous faire l'égal de Dieu. Elles viennent telle une humeur dans la nature, et à nouveau s'en vont comme elles étaient venues. Pourquoi, nous ne le savons pas. Et c'est bien que nous ne le sachions pas, car l'Homme a le droit d'être une énigme. C'est cela et rien d'autre lui confère toute son humanité.

CHARLES : Mais on doit pourtant bien pouvoir faire quelque chose. Nous sommes des gens de médecine !

LE DOCTEUR CANIVET Mais seulement serviteurs et non maîtres de la création.

CHARLES : Ma pauvre femme chérie.

LE DOCTEUR CANIVET Peut-être un changement d'ait lui serait-il salutaire. Une autre région, d'autres gens. Vous pouvez-vous imaginer quitter Tostes ?

CHARLES : Quitter Tostes ? Moi ? Nous sommes bien ici, j'ai un cabinet respectable, les gens apprécient mon travail. Cela me coûterait une fortune, voire même entraînerait ma ruine.

LE DOCTEUR CANIVET S'agit il pour mon ami de sa femme ou bien de sa fortune ?

CHARLES : La question n'est pas correctement posée. La vraie question : où aller ? Vous savez aussi bien que moi, Cher Canivet que des médecins de mon modeste talent, il en existe comme sable sur la plage. Et si je suis à Tostes, c'est à la clairvoyance du jugement de ma mère que je le dois.

LE DOCTEUR CANIVET J'ai entendu parler récemment d'un très joli petit bourg nommé Yonville-l'Abbaye dans le canton de Neufchâtel où le médecin, un réfugié polonais, a pris la poudre d'escampette. Cela pourrait s'arranger, si vous le voulez.

CHARLES : Yonville-l'Abbaye... Et vous feriez cela ?

II/(1)

(A l'auberge du Lion d'Or de Yonville. Homais, Madame Lefrançois, le Père Bournisien, Léon ; II/(2) se joindront Charles, Emma et Hippolyte)

HOMAIS : Santé ! Trop de santé rend malade. Vérolé ! Toutes les femmes véroles sont chaudes ! Constipation ! Tous les littéraires souffrent de constipation. Cela entraîne des conséquences néfastes sur les convictions politiques.

MADAME LEFRANCOIS : Ah, Espèce de vieux charlatan, toujours ces grandes phrases.

HOMAIS : Qu'on ne l'oublie pas : travailleur ! Toujours correct, tant qu'il ne sème pas de troubles. *(au fond, on entend des bruits d'objets qui s'entrechoquent)*

MADAME LEFRANCOIS : Bonté divine ! Les déménageurs se remettent à faire de ma salle de billard un hangar. Vous ne pouvez donc pas tout déposer directement là où ça va ? C'est pas écrit Annexe du cabinet du Docteur. Et en plus, si cela se trouve, vous allez encore m'abîmer ma table de billard.

HOMAIS : De toutes façons, vous en auriez besoin d'une neuve, très chère.

MADAME LEFRANCOIS : Un autre billard ?

HOMAS : Le vôtre ne suffit plus à ce que l'on attend aujourd'hui. Maintenant, les vrais amateurs veulent des trous plus étroits et des queues avec plus de lourdeur Et qu'est-ce que vous leur proposez ? Trous larges et queues légères.

MADAME LEFRANCOIS : Changer mon billard, là où c'est si facile pour moi d'y étendre mon linge ?

HOMAS : Ce n'est qu'à votre désavantage si vous ne le faites pas .

MADAME LEFRANCOIS : Eh bien allez-y à ces beaux et nouveaux billards de la concurrence. Là vous pouvez vous frotter au Saint-Esprit, parce que oui tous sont ici, dans mon auberge et ils jouent avec de bonnes vieilles queues dans les bons vieux trous de balles.
(entre le Père Bournisien)

LE PERE BOURNISIEN : Une bonne soirée, bonne et paisible, Messieurs Dames !

HOMAS : Avec Dieu, Monsieur ! Avec Dieu !

LE PERE BOURNISIEN : Il est toujours à s'acharner contre l'Eglise et la Vertu ?

HOMAS : Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer, disait Voltaire.

LE PERE BOURNISIEN : Vous et votre pernicious Voltaire, lui qui à l'heure de sa mort mangea ses propres excréments. Voilà comme ça finit !

HOMAS : Oui, ça évidemment, vous vous en souvenez. Mais exceptionnellement, nous avons parlé d'une nouvelle table de billard pour Madame Lefrançois. Au fait, les queues, Monsieur le curé, il les préfère lourdes ou légères ? Il s'agit d'une question dont la réponse est absolument décisive pour voir si vous êtes pour ou contre le progrès.

PERE BOURNISIEN : Je ne connais que les roulés au fromage blanc, mais ce n'est, je suppose, pas ce à quoi vous avez pensé.

MADAME LE FRANCOIS : En quoi puis-je vous servir, Cher Père ?

PERE BOURNISIEN : Merci, ma chère, Apportez-moi un verre d'eau, s'il vous plaît.

HOMAIIS : Mais certainement, de l'eau ! Et le vin par dessus, après le sermon.

PERE BOURNISIEN : Vous êtes impie et sans respect. Mais, un jour, vous en reviendrez et serez là à mendier devant ma porte... à mendier que je sorte une prière qui ressuscite la corruption de votre esprit.

HOMAIIS : Mais avant vous serez encore là chez moi pour vous faire donner quelque chose contre les hémorroïdes.

MADAME LEFRANCOIS : Non, vous n'avez pas le droit de dire ça, cela n'a plus rien à voir chez moi.

HOMAIIS : Bravo ! Vous n'avez qu'à donner vos filles aux bras de la folie. Moi, si j'étais le gouvernement, je voudrais que l'on saignât les prêtres, les uns après les autres, une fois par mois. Parfaitement, Madame, et en plus, on ferait gratuitement une phlébotomie en bonne et due forme dans l'intérêt de la police et des mœurs.

MADAME LEFRANCOIS : Taisez-vous donc ! Vous êtes un impie ! Vous n'avez pas de religion !

HOMAIIS : J'ai une religion, très honorée. Ma religion ! Et à un Dieu, je rois aussi, à un créateur qui nous a placé ici bas pour y remplir nos devoirs de citoyen au service de l'Etat. Mais pour cela, je n'ai pas besoin d'aller dans une église ni de baiser des plats d'argent et d'engraisser de ma poche un tas de farceurs qui se nourrissent mieux que nous ! Le Dieu nouveau, ce sont les sciences naturelles ! (*entre Léon*)

MADAME LEFRANCOIS : Le bon Léon Dupuis, et une fois de plus les cheveux tout en bataille.

LEON : J'avais encore des écritures. Les comptes pour Monsieur Guillaumin.

HOMASIS : Mais on enrayer le progrès, on le refoule, on le ridiculise de débiles slogans. Pourquoi notre bourgade, Yonville, n'a-t-elle pas continué de se développer malgré ses nouveaux débouchés ? Parce que - au lieu d'améliorer l'agriculture - on s'acharne bêtement à maintenir les herbages.

MADAME LEFRANCOIS : Moi je m'accroche aux robinets de mon comptoir, là je sais ce que j'ai.

II/(2)

(A l'auberge du Lion d'Or ; Au fond, on entend le bruit d'une calèche qui s'approche)

MADAME LEFRANCOIS : Voilà « L'hirondelle » qui amène nos hôtes. Une fois de plus, Hippolyte se sera endormi sur ce rabot de diligence.

HOMASIS : Espérons que, cette fois-ci, nous aurons plus de chance et n'allons pas avoir comme médecin un nouveau réfugié de Silésie qui porte plainte contre moi auprès du Ministère pour de ridicules petites teintures que je m'invente au service de la Science.

LEON : Et qui me donnent ensuite des selles incontrôlées.

HOMASIS : Voilà que cet esclave de la plume se met à dire une parole et qu'est-ce qu'il en ressort ? Rien de plus que ce qu'il fait tous les jours sur le pot.

LEON : Monsieur Homais, mais on dirait qu'aujourd'hui vous êtes particulièrement en querelle, n'est-ce pas ?

HOMASIS : Et patati et patata... Le jeune Bovary sera autrement, plus ouvert et moins d'œillères pour la libre pensée d'hommes libres. *(entrent Charles, Emma ainsi qu'Hippolyte qui boite à cause de son pied bot)*

CHARLES : Permettez que je nous présente ! Charles Bovary, comme qui dirait, votre nouveau médecin. Et voici Emma, mon épouse bien-aimée.

HOMAIS Et moi je suis, comme qui dirait, le vieux pharmacien. Qu'on appelle aussi Homais. Avec ses enfants : Napoléon, Franklin, Irma et Athalie. Comme qui dirait, la force, la liberté, le sentiment et l'art. Et voici notre vénéré Léon Dupuis, clerc chez le notaire Maître Guillaumin. Et là, devant vous, le bon génie du lieu qui nous a préparé un dîner comme une vraie cuisinière et va bientôt investir en une nouvelle table de billard. *(A Charles)* Vous jouez au billard, très honoré ami ? Le billard ! Une occupation distinguée pour éviter les dépôts de graisse. Absolument indispensable à la campagne. La graisse ! Les hommes gras désespèrent le bourreau, car leur exécution entraîne bien des difficultés. Une petite blague. *(A Emma)* Sans doute aucun, Madame doit être fatiguée. Dans notre Hironnelle, on est si horriblement transbahuté, *(A Hippolyte)* pas vrai, Hippolyte, vieux cloche-pied ?

HIPPOLYTE : Ben oui, c'est sûr.

MADAME LEFRANCOIS : *(à Charles)* A propos, cela ne me dérange pas du tout, Monsieur, si vos caisses restent encore quelques temps chez moi dans la salle de billard jusqu'à ce que vous en ayez fini avec les travaux de peinture, pas du tout.

CHARLES : C'est très aimable, Madame.

HOMAIS : *(à Charles)* A propos, dans notre région, l'exercice du métier de médecin n'est pas davantage excitant. Les cas habituels d'entérite, de bronchite, les affections bilieuses et, à la moisson, les fièvres intermittentes. Et puis encore les nombreuses humeurs froides qui tiennent sans doute aux lamentables conditions d'hygiène de nos paysans. Un conseil encore de ma boîte à malices : écrivez vous toujours vos ordonnances de manière illisible si vous voulez être efficace. Car cela prouve que vous êtes simplement harassé par cette correspondance, et par conséquent désiré.

CHARLES : Je m'en tiens aux méthodes simples et qui ont fait leurs preuves. Vomitifs et calmants en tisanes, bains de pieds, sangsues. De temps à autre une saignée, quand on ne peut vraiment faire autrement.

HOMAS : Je ne dirai qu'une chose : Ne sous-estimez pas le chimie. Oh, si je pouvais, si j'en avais le droit, dans mon officine j'aurais là déjà bien des choses intéressantes. Et pour vous, estimé voisin, à minuit, j'irai ouvrir aussi ma cuisine à secrets. Mais cela doit demeurer entre nous, vous comprenez. Il faut dire que ce Yonville est une petit nid de vipères. Vous verrez encore par vous même quels préjugés et esprits arriérés qu'il faut que l'on affronte, simplement parce qu'on est homme de science, chercheur et inventeur.

EMMA : (*à Léon*) Et n'y a-t-il pas ici quelques jolies promenades ? J'aime tellement la nature. Le gazouillis des oiseaux au printemps ou dans l'âpre vent d'octobre quand il chasse la couleur des feuillages par dessus les prairies et déchire les nuages, les recolle, et à nouveau les déchire en un spectacle dramatique ; on dirait notre époque qu'on ne peut arrêter, se déchaîne en passant près de nous pour, ensuite, nous envelopper pourtant comme dans un chaudron bouillant de la création et de l'éphémère avec le lourd brouillard du soir, aussi fragile que la fleur du rosier et aussi fort que la mort.

LEON : Il existe un endroit que l'on nomme la Pâturage, sur le haut de la cote, à la lisière de la forêt. Quelquefois, le dimanche, je vais là pour contempler le soleil se coucher peu à peu dans le bois des sapins.

EMMA : Je ne trouve rien d'admirable comme les couchers de soleil ! Mais au bord de la mer surtout.

LEON : Ah oui, la mer !

EMMA : Et puis, ne vous semble-t-il pas aussi que l'esprit vogue plus librement à planer et se transport sur cette étendue sans limites du ciel et de la mer, comme ils se fondent l'un l'autre à l'horizon comme deux êtres qui s'aiment intimement, tous deux inséparables jusqu'au bout de l'éternité de l'univers ?

HOMAS : Le climat pourtant, n'est pas, à vrai dire si mauvais et. nous comptons dans la commune quelques nonagénaires, sous réserve, bien entendu, qu'ils aient correctement attaché les feuilles du calendrier. Une petite blague. Le thermomètre descend en hiver, c'est du moins ce que j'ai trouvé sur la base solide de dix bonnes années de recherches et marqué dans mes notes sur le temps comme valeur moyenne... En hiver donc nous arrivons aux

quatre degrés Celsius et dans la forte saison à vingt-cinq et trente degrés Celsius tout au plus, ce qui nous donne plus vingt-quatre degrés Réaumur au maximum ou autrement cinquante-quatre degrés Fahrenheit si nous prenons l'unité de mesure anglaise, pas davantage.

MADAME LEFRANCOIS : Mon Cher Monsieur Homais, Ces Messieurs Dames ne viennent tout de même pas de Chine !

CHARLES : Il est vrai, Madame. Je crois bien, vénéré Monsieur Homais que le temps de Tostes ne sera guère être différent de celui de Yonville. Certes, je n'ai pris aucune note, mais les quelques kilomètres entre ici et là-bas ne devraient peut-être pas afficher de grande différence.

HOMAIS : Oh, ne vous méprenez point, car nous sommes abrités des vents du nord pas la forêt d'Argueil d'une part, des vents d'ouest par la cote Saint-Jean, de l'autre ; et cette chaleur cependant, qui à cause de la vapeur d'eau dégagée par la rivière et la présence considérable de bestiaux dans les prairies, lesquels exhalent, comme vous le savez, beaucoup d'ammoniaque, c'est à dire azote, hydrogène oxygène, non, azote et hydrogène seulement ... et qui pompant à elle l'humus de la terre, confondant toutes ces émanations différentes, les réunissant en un faisceau, pour ainsi dire, et se combinant de soi-même avec l'électricité répandue dans l'atmosphère, lorsqu'il y en a, pourrait à la longue comme dans les pays tropicaux engendrer des miasmes insalubres. Faudrait que vous le sachiez.

LEON : (*à Emma*) C'est la même chose avec les paysages des montagnes. A leur vue, on ne peut que tomber enthousiaste, en extase. C'est comme de la musique, en tout cas, c'est ainsi que je me le représente. Comme une musique claire, pure.

EMMA : Vous faites de la musique ?

LEON : Non, mais j'adore la musique. Surtout la musique allemande parce qu'elle stimule le rêve.

HOMAIS : L'Allemagne ! Toujours liée à l'épithète de « blonde » ou de « rêveuse ». Et ne pas oublier de mentionner: « mais quelle organisation militaire ! « Les Allemands ! Pas étonnant qu'ils nous aient battus, nous n'étions pas préparés. Beethoven ! Ne jamais

prononcer à l'anglaise. Une petite blague. (*A Charles*) Et comme je disais déjà : n'ayez pas peur de me demander si vous vouliez savoir ou si vous aviez besoin de quelque chose. Ici, je m'y connais comme personne et, disons, je tire un peu les ficelles avant qu'un autre n'occupe le terrain et nous précipite tous en enfer.

CHARLES : Je vous suis gré de vos paroles franches et reviendrai sûrement sur votre aimable proposition.

HOMAIS : Et moi de la vôtre ! A la vôtre !

II/ (3)

(Dans la maison des Bovary, Emma, Charles, Félicité)

CHARLES : Voilà, maintenant nous avons tout bien à la même place, comme avant.

EMMA : Il n'y a que les patients qui manquent.

CHARLES : Si cela ne change pas bientôt, nous sommes ruinés.

EMMA : Nous vivons plus chichement. Peut-être devons-nous aussi renvoyer Félicité.

CHARLES : Il est absolument hors de question de te laisser t'occuper de toute la maison. En plus, avec ta mauvaise santé.

EMMA : Mais je peux essayer, et j'ai le temps. Un temps interminable.

CHARLES : Mais tu n'aimes donc plus du tout lire ? Homais se ferait un plaisir de mettre sa bibliothèque à ta disposition si nous lui demandons. Il s'est abonné à une série de différentes revues en sciences naturelles.

EMMA : Mais moi, je ne m'intéresse à aucune science naturelle. En fin de compte on en revient toujours par un biais ou un autre aux machines à vapeur. Je veux lire de la littérature qui captive et épouvante, qui traite de nos rêves, de nos désirs et de nos nostalgies, qui nous

transporte dans l'empire violent de l'imagination. De la littérature qui transpose notre monde en une ivresse, en un creuset des concupiscences et du plaisir, de la jalousie et du crime.

CHARLES : Oui, en a-t-on bien le droit ?

EMMA : Naturellement, toi, là, tu n'as pas le droit. Pour toi, il y a bien sûr «la Ruche médicale ».

CHARLES : Veux-tu que je recommande pour toi « la Corbeille » ? Avant, cela te plaisait tant de la feuilleter.

EMMA : Mais je ne veux rien feuilleter du tout. Peut-être je ne veux même pas lire, mais plutôt seulement ressentir quelque chose.

CHARLES : Emma, je ne te comprends pas. Je ne sais pas ce qui t'arrive. C'est inquiétant. Regarde, à Tostes j'ai renoncé à tout, juste pour que tu te puisses te sentir mieux. Mais nous tournons en rond.

EMMA : oh oui ! en rond. Comme une danse.

CHARLES : N'es-tu donc pas heureuse ?

EMMA : Qu'est-ce que c'est, le bonheur ?

CHARLES : Satisfaction, un travail, une famille. Un toit sur la tête et la chaleur du poêle.

EMMA : Oui, dans ce cas je suis heureuse.

CHARLES : Mais c'est que je t'aime. *(il l'embrasse)*

EMMA : Mais, Charles, pas maintenant, Félicité pourrait entrer d'un moment à l'autre. *(elle appelle)* Félicité ! Félicité !! Où peut-elle bien être fourrée.

CHARLES : Elle aura du aller au marché. Je vais aller dans mon cabinet, peut-être aurai-je un patient qui m'attend. (*Charles sort, entre Félicité*)

FELICITE : Madame m'a appelée ?

EMMA ; En fait il n'y a rien. Je me sentais seulement si terriblement seule en ce moment.

FELICITE : Mais Monsieur n'était-il pas là à l'instant ?

EMMA : Si, si. Peut-être justement pour cela.

FELICITE : J'aimerais que j'aie un vénéré maître qui est là pour moi et dit de bonnes paroles au moins une fois.

EMMA : Les bonnes paroles, elles aussi peuvent tuer. Mademoiselle est libre de ne devoir les écouter. En fait elle est libre de tout. Est-ce ça le bonheur ?

FELICITE : Je n'aurais rien contre de faire échange. Quand bien même pour une seule journée.

EMMA : Pourquoi fallait-il que ce soit justement le brave et bêtasse Bovary.

FELICITE : Madame, elle est amoureuse ?

EMMA : Ah, Félicité, amoureuse, moi. Je ne suis rien d'autre qu'un quartier de viande qui faisande dans la boutique du boucher.

FELICITE : Madame ne doit pas parler comme ça. Et elle le sait bien. Ce n'est pas encore ce genre de fièvre des nerfs ? Je vois bien ça au repas, combien prend le chemin de l'étable, dans l'auge es animaux.

EMMA : N'en dites mot à Monsieur. Cela l'agiterait inutilement. Il a assez de soucis maintenant. Et avec tout cela, il faudrait pourtant bien que je sois pour lui une bonne épouse.

FELICITE : Vous êtes justement comme la Guérine, la fille du Père Guérin, le pêcheur de La Pollet. Elle était si triste, si triste qu'à la voir debout sur le seuil de sa maison, elle vous faisait l'effet d'un drap d'enterrement tendu devant la porte. Et ses yeux, si vides et si noirs. Son mal, à ce qu'il paraît était une manière de brouillard qu'elle avait dans sa tête. Et les médecins n'y pouvaient rien, ni le Curé non plus. Il priait et priait Dieu, mais rien, rien n'y faisait. Quand cela la prenait trop fort, elle s'en allait toute seule sur le bord de la mer si bien que le bon -lieutenant de la douane en faisant sa tournée, souvent la trouvait étendue à plat ventre et pleurant sur les galets. Puis, après son mariage, ça lui a passé, dit-on.

EMMA : Mais chez moi, c'est après le mariage que tout ça m'est venu.

(Au cabinet de Bovary. Homais, Charles, plus tard Emma et Rodolphe ; entre Homais)

HOMAIS : Ce n'est pas encore tout à fait sur, mais c'est presque sur, et cela nous apporterait toute une réputation, ici à Yonville.

CHARLES : Que voulez-vous dire, allez, mais allez, parlez donc.

HOMAIS : Je l'ai lu chuchoter à la rédaction de « Fanal » quand j'apportai ma petite étude sur le puceron. Et au « Fanal », quand on chuchote, alors là, Très cher...

CHARLES : Eh bien parlez.

HOMAIS : Alors, Très Cher, à quatre vingt dix neuf contre un, on peut partir du principe que...

CHARLES : Bon, quoi ?

HOMAIS : Que c'est vrai.

CHARLES : Qu'est-ce qui est vrai ?

HOMAIS : Bon, comprenez bien mes propos, mais... il est trop prématuré pour en parler, trop prématuré. Vous voyez, je suis correspondant, mais cela ne veut pas dire que j'aie qualité, dans cette énorme responsabilité vis à vis de l'ordre, de ce devoir envers la vérité et la morale... ou je dirai plutôt, la réunion des associations agricoles de Seine-Inférieure, à

laquelle ne sont conviées que les notabilités, non point les provinciaux ni de simples patates gonflées à devenir fruits exotiques, vous comprendrez. Cette rencontre, la plus grande et la plus importante en son genre, bien au-delà des frontières de notre Normandie si, prenons cela d'un point de vue tout à fait théorique, elle avait lieu en notre Thionville-L'Abbaye...

CHARLES : Non !

HOMAS : Cela signifierait qu'ils seraient tous ici, viendraient mettre le nez dans ma pharmacie et entreraient dans votre cabinet, voulant savoir ceci ou cela... De plus, cela voudrait dire, la presse, cher ami, l'attention...

CHARLES : Quand doit elle avoir lieu ?

HOMAS : Bon, pour bien nous comprendre, j'ai dit : A condition que, supposons que, considérant en théorie que.

CHARLES : Mais vous ne venez tout de même pas ici pour m'exposer vos considérations théoriques. (*entre Rodolphe*)

RODOLPHE : Monsieur Bovary, je passais par hasard et là je me disais que je pourrais en profiter pour vous régler la facture pour le traitement de mon garçon d'écurie.

CHARLES : Oh, Monsieur Boulanger, mais ça ne presse pas. Va-t-il bien au moins ?

RODOLPHE : Il se remet à clopiner allègrement dans la prairie, le bon garçon. (*entre Emma*)

EMMA : (*A Charles*) : Je voulais t'apporter ton thé de l'après-midi. Mais maintenant, voilà que je perturbe encore ces messieurs dans leur travail. Quelle maladroite je fais, aussi !

RODOLPHE : Madame Bovary, quel bonheur de pouvoir faire votre connaissance. Comme vous êtes ravissante.

EMMA : C'est très aimable à vous.

RODOLPHE : Rodolphe Boulanger, si vous permettez. J'ai déjà entendu beaucoup de bien sur vous, votre charme, votre bonté et votre intelligence, mais que sont les plus belles descriptions au regard d'une telle apparence.

EMMA : Oh, vous me gêtez en compliments. Mais malheureusement, il me faut pourtant devoir bientôt prendre congé maintenant. A une autre fois, au revoir. (*Emma sort*)

RODOLPHE : (*à Homais*) Quelle femme ! Oui, je le dis, dans les champs les plus secs poussent les betteraves les plus douces.

HOMAIS : Diane, chaste déesse des chasseurs de têtes. Une petite blague.

RODOLPHE : (*A Charles*) Et sans rancune, Vous, le bienheureux. (*Rodolphe sort*)

HOMAIS : C'est une femme aux grandes vertus, Madame votre épouse. Elle ne serait pas déplacée dans une sous-préfecture. Et pourtant...

CHARLES : Oui ?

HOMAIS : Bon, cela ne me regarde pas et, entre nous, je n'y attache guère d'importance, mais...

CHARLES : Oui, elle est des fois très taciturne, comme absente. C'est vrai qu'elle me soucie.

HOMAIS : Non, c'est à cause de notre ami Léon. Ils vont, c'est vrai, souvent se promener sur le pacage. Madame lui a fait des cadeaux. Des choses comme ça, cela se propage dans une petite ville comme la nôtre. Et là, d'une connaissance certes bien innocente... car, diantre, ne sommes-nous donc point de sains et libres citoyens, et fiers de l'être ?

CHARLES : Non, Je connais mon Emma, jamais elle ne le ferait.

HOMAIS : Sifflements de serpent ! Oui, je vous le dis, il fallait aussi que vous le sachiez, c'est qu'il vous faut tenir bon dans ce marais à la notoriété d'arriérés rétrogrades . Au fait, les

heures de notre impétueux jeune homme sont de toute façon comptées à Yonville, car il nous quitte et s'en va à Paris où l'attend l'université. Et puis salut !

II (4)

(Dans la maison des Bovary. Emma, Lheureux, plus tard Félicité, Charles et Léon ; entre Lheureux)

EMMA : Monsieur Lheureux, quelle surprise. Mais venez, approchez, s'il vous plaît.

LHEUREUX : A votre service, Très honorée ! Oui, si cela est permis et sans être importun, je souhaitais vous connaître plus avant, après avoir déjà eu – en ce qui me concerne – le plaisir inoubliable de le faire dans « l'Hirondelle ». L'épouse Bovary est une grande dame très jolie, charmante et faisant preuve d'un sens pour mode, et il serait donc là tout à fait plausible qu'elle puisse avoir recours à mon modeste concours pour parfaire son bon goût sans commune mesure, qu'il s'agisse de vêtements, de chapeaux, de souliers, mais aussi – comme je vois - de l'aménagement de son appartement arrangé d'un style particulièrement recherché grâce à des accessoires appropriés et cetera à l'occasion, tout comme il plaira à Madame.

EMMA : Mais venez donc jusqu'à hauteur des yeux, mon bon Monsieur, comment allons nous parler sinon.

LHEUREUX : Je suis votre serviteur, Madame et là, ce n'est pas convenable. Il va de soi qu'une boutique aussi petite et aussi misérable que la mienne ne peut pourvoir aux besoins d'une dame du monde. Mais... ici... si vous voulez bien... voir ces modestes épingles à chapeau... Il faut que vous sachiez, je pars régulièrement en ville une fois la semaine et suis, en France, en relation avec les plus fortes les maisons. Il n'y a rien Madame que votre dévoué Monsieur Lheureux ne puisse vous fournir. Ces trois coquetiers en coque en bogue de noix de coco par exemple, vous voyez ce travail merveilleux, sculpté de la main de jeunes pubères africaines... ou bien ces trois écharpes algériennes... des épingles anglaises... ou ici des pantoufles en paille de Chine nopées au cuir de crocodile et que j'ai obtenues par le hasard d'une de ces occasions rarissimes...

EMMA : Mais je n'ai besoin de rien.

LHEUREUX : Oh, elles disent toutes cela. Mais croyez-moi, Madame, vous trouverez chez votre humble serviteur des choses dont vous ne saviez pas encore en avoir le besoin. Vous allez bien les regarder et savoir que, depuis toujours, elles étaient à votre recherche, sans jamais l'avoir vraiment remarqué. Je sillonne les routes depuis plus d'un quart de siècle et sais ce qui fait battre les cœurs des dames. A la condition qu'elles possèdent oui, évidemment, la classe et l'esprit qui est le vôtre, très honorée.

EMMA : Ce col en broderie, il coûterait combien ?

LHEUREUX : Mais très chère, une misère... une bagatelle... Mais avec l'intelligence exorbitante qui est la vôtre, vous allez naturellement vous demander pourquoi le bon vieux Lheureux peut offrir des conditions si peu élevées, comparés à tous les prix ailleurs pratiqués. Parce que, comme personne d'autre à la ronde, il a une si nombreuse clientèle, voilà. Et le reste est un labeur infatigable, jour après jour, à tel point que les pieds m'en font mal, comme s'ils étaient nus sur une montagne de morceaux de verre cassés.

EMMA : J'y réfléchirai volontiers. Cela pourrait être un cadeau pour mon mari. Mais en ce moment, vous savez, le déménagement et les quelques patients que nous avons pour l'instant. C'est une région bizarrement en si bonne santé, qu'ici il me semble que c'est tout juste si l'on a besoin d'un médecin.

LHEUREUX : Je me doutais déjà que votre goût devait être des plus subtils et qu'il ne considère passablement bien que ce qui est en fait le fin du fin. Le col, bien sûr, je vous le laisse en gage de ma gratitude pour votre patience à m'avoir écouté. Venez chaque fois que vous le voudrez et prenez tout ce dont vous aurez besoin. Pour le règlement, on verra ça plus tard. Nous ne sommes tout de même pas des juifs, enfin. Et pour l'argent aussi, s'il arrive que la bourse soit serrée, je vous en fournirai.

EMMA : Je déteste l'argent.

LHEUREUX : Oh, quel luxe, Ma très chère, quelque chose pour les gens très riches. Car finalement, il faut d'abord déjà le posséder pour l'avoir dans le nez comme de la crotte que l'Etat a pressée en monnaie. Vous voyez, et déjà les gens ont besoin de parfum, cela marche comme ça, et toujours en rond. Au fond, l'argent n'est là seulement que pour être consommé

d'une manière ou d'une autre. Et si les uns peuvent se réchauffer au feu de l'argent, pendant ce temps, les autres s'en brûlent les mains.

EMMA : Je crains que nous soyons justement sur le point de nous brûler, et pas seulement les mains.

LHEUREUX : Là, il n'existe qu'une seule solution : moins on n'a d'argent, plus on doit dépenser, ainsi l'exige le Capital. Dépensez-le où vous pouvez, habillez vous en et offrez vous du bon savon. Plus on est riche, plus on est économe, c'est terrible. Car on veut toujours s'enrichir davantage, et encore davantage, et l'on s'enivre de chiffres à la place de l'éclat de belles choses. Mais les riches pauvres pour qui cela ne vaut vraiment pas la peine de tout entasser dans le bas de laine, ils le savent, ils peuvent eux, incapables de toutes façons d'éviter la pauvreté qui menace, jeter tout autour d'eux les quelques sous, d'une main légère.

EMM : Et les pauvres ? les miséreux ? les exclus ?

LHEUREUX : Oui, ils sont eux, la vraie tragédie qui suit la comédie. Car la misère attire toujours la misère, comme le bonheur, le bonheur et la richesse, la richesse. C'est pourquoi il est judicieux de tromper le monde et de paraître justement en queue de pie quand l'huissier se tient devant la porte. Vraiment, il ne nous reste aucune autre dignité.

EMMA : Vous êtes très ouvert, Monsieur Lheureux.

LHEUREUX : Je suis votre ami ! Et qui plus est, Madame n'a vraiment aucune raison de se soucier d'argent. En écoutant, on dirait déjà que l'on a décidé de marier une comtesse à son garçon de ferme. Vous, le monde est à vos pieds, avec votre noblesse, votre poésie. Vous n'allez tout de même pas vous occuper des choses vulgaires de notre vie. Après tout, oui, nous sommes là pour ça. Je pourrai même le lire dans vos yeux... laissez seulement le temps... et toujours à votre disposition... Au revoir... (*Lheureux sort. Entre Félicité*)

FELICITE : Vos vous rendez compte, ce Monsieur Dupuis, je viens de l'entendre à l'instant de mes ouïes sur la place du marché, il boucle ses valise et il monte à Paris. C'est qu'il est aussi malade que Madame, et depuis pas mal de jours, c'est qu'il est maigre aussi. Il paraît

qu'il ne serait pas retourné chez Madame Lefrançois, il n'aurait pas pris de vrai repas ni donné son linge. C'est une drôle d'époque.

EMMA : Voilà comment ils sont, les rêves. (*elle s'évanouit et tombe à terre*)

FELICITE : Oh, mon Dieu... Madame ! Monsieur Bovary, vite. Il faut que vous veniez, Madame... Madame... (*entre Charles*)

CHARLES : Emma, ma chérie, que s'est-il passé ?

EMMA : Voilà, ça va mieux, c'est passé. Un accès de faiblesse. Il y a tellement de vent aujourd'hui. Je devrais m'allonger un peu et dormir. (*Emma et Félicité sortent, entre Madame Bovary Mère*)

CHARLES : Ma chère Maman ! C'est si bon que tu viennes.

MADAME BOVARY MERE : Charles, mon cher fils ! Ta lettre était d'un sérieux si angoissant que, donc, je suis venue un jour plus tôt. Mais qu'est ce qui arrive, que s'est-il passé ? Où est Emma ?

CHARLES : Elle a eu une faiblesse à l'instant. En ce moment, Félicité est dans sa chambre et va lui faire quelques compresses froides.

MADAME BOVARY MERE : Mais qu'est-ce qu'elle a ? Tu es médecin, ne peux-tu donc rien faire ?

CHARLES : Mais que puis-je donc faire quand elle refuse tout traitement et m'assure de sa bonne santé.

MADAME BOVARY MERE : Oui, elle est là, la maladie.

CHARLES : D'une heure à l'autre, elle est instable, imprévisible. Elle est une énigme, Mère, une lettre que je ne peux pas lire.

MADAME BOVARY MERE : Bon, tu ne vas pas devenir lyrique maintenant, ce n'est pas ton style.

CHARLES : Pendant des semaines, c'est la Bonté en personne, économe, modeste et courageuse. Elle imagine de nouvelles manières de plier les serviettes, me fait des surprises par de petits cadeaux ou bien glisse mes pantoufles sous la banquette du poêle pour me les réchauffer. Elle est tranquille, polie, tous l'aiment bien et parlent d'elle avec respect. Elle ressemble à une sainte lorsqu'elle met le châle noir sur ses épaules et se rend chez Homais à la pharmacie pour chercher les médicaments.

MADAME BOVARY MERE : Vraiment, en regardant ta femme, jusqu'ici, je n'ai pas pensé à une Sainte. Mais peut-être que cela va venir.

CHARLES : Elle est douce et craintive comme un chevreuil.

MADAME BOVARY MERE : Eh bien, comme cela je n'ai plus qu'à m'en aller...

CHARLES : Je veux le dire afin que tu le saches toi aussi et puisses bien la juger.

MADAME BOVARY MERE : Je juge comme je le veux et comme il me semble convenable. Car tu es un peu aveugle et déjà aussi fou qu'elle peut l'être. Elle a de plus en plus d'emprise sur toi, cela n'a rien de bon. Et pour moi, ta pauvre mère, de plus en plus tu disparais. Ne suis-je donc pas celle qui t'a élevée et a tout agencé pour faire ce que tu es devenu ? Et maintenant, ta vie, tu me la dissimules ?

CHARLES : Mais je ne te dissimule rien. C'est justement pourquoi je t'ai demandé de venir à Yonville. Car, d'un autre côté, c'est comme si ma chère Emma avait une fièvre à en perdre la conscience. Ainsi, par exemple, elle a acheté un prie-dieu gothique dont elle s'est lassée le dimanche d'après et l'a porté au marché pour le revendre la moitié de son prix. Elle a dépensé quatorze Franc en l'espace d'un mois en citrons pour se frotter les ongles. Elle rêvait de lire des choses sérieuses, de l'Histoire, de la Philosophie. Puis ce fut de la Poésie, et puis après, rien que des journaux de mode et des revues de femmes. Et pour finir, la voilà qui s'écroule comme par enchantement.

MADAME BOVARY MERE : Tu sais ce dont elle a besoin, ta femme ? D'une occupation qui la fatigue ! D'un travail physique ! Si elle était obligée, comme tant d'autres, de gagner son pain, elle n'aurait pas ces vapeurs là qui lui viennent d'un tas d'idées qu'elle se fourre dans la tête et du désœuvrement où elle vit.

CHARLES : Pourtant, elle s'occupe.

MADAME BOVARY MERE : Ah, elle s'occupe ! A quoi donc ? A lire des romans, de mauvais livres, des ouvrages qui sont contre la religion et dans lesquelles on trouve des expressions pour se moquer des prêtres.

CHARLES : Que proposes-tu que je puisse faire ?

MADAME BOVARY MERE : Et tu le demandes encore ? Interdire la lecture !

II/(5)

(A l'église. Emma, le Père Bournisien)

LE PERE BOURNISIEN : Oh, quelle surprise ! Comment allez-vous ?

EMMA : Mal, je souffre.

LE PERE BOURNISIEN : Eh bien, moi aussi. Ces premières chaleurs, n'est-ce pas, vous amollissent étonnamment. Et puis la pluie et le vent froid du nord qui recommencent. Mais qu'est-ce que vous voulez ? Finalement, nous sommes nés pour souffrir, comme dit Saint Paul. Et qu'en dit Monsieur votre époux ? Vous ordonne-t-il quelque chose ?

EMMA : Ah, Mon Père, ce ne sont pas les remèdes de la terre qu'il me faut.

LE PERE BOURNISIEN : C'est tout à fait vrai. En définitive, seule compte la volonté de Dieu quand et de quelle façon il fait don d'une douleur au corps pour mettre la foi à l'épreuve. Toutefois, une bonne infusion ne fait pas de mal. Au bout du compte, les praticiens ne sont

que les émissaires du Père dans toute sa Bonté. Et Jésus notre modèle à tous, notre seul et unique exemple, n'était-il pas médecin lui aussi? Monsieur Bovary, comment va -t-il ? Toujours fort occupé sans doute. Car nous sommes, lui et moi, certainement les deux personnes de la paroisse qui avons le plus à faire. Lui, il est le médecin des corps, et moi, je suis celui des âmes !

EMMA : Oui, vous soulagez toutes les misères.

LE PERE BOURNISIEN : On fait ce que l'on peut. Mais vous me demandiez quelque chose... Qu'est-ce donc déjà ?

EMMA : Moi ? Rien, non, absolument rien. Je venais pour prier.

II(6)

(A l'auberge du Lion d'Or. Madame Lefrançois, Homais, Charles et Emma, plus tard Hippolyte)

HOMAIIS : Ainsi nous avons donc envoyé notre jeune homme en voyage.

MADAME LEFRANCOIS : Ils sont comme ça, loin des yeux, loin du cœur. Je préfère rester tout de suite près de mes bêtes à plumes. Elles n'ont pas besoin de faire du droit et finissent toujours par s'envoler.

HOMAIIS : Nous non plus, on ne s'envole pas, n'est-ce pas, Cher Docteur ?

CHARLES : Mais comment va-t-il bien s'arranger à Paris ?

EMMA : Le pauvre Léon !

HOMAIIS : Il trouvera bien à s'amuser, tel que je le connais.

EMMA : Vous le connaissez comment ?

HOMAIIS : Eh bien, c'est qu'il ne crache pas sur les bonnes choses, Madame Bovary, ça non.

MADAME LEFRANCOIS : Il suffit que ce soit justement autre chose que mon délicieux rôti de porc. Peut-être plus ferme en chair et avec plus de charmes que les cochons grasses qui gémissent sous le billot (*entre Hippolyte*)

HIPPOLYTE : 'soir tout l'monde.

HOMAS : 'soir Hippolyte. Tu te remets à chopper sur le pas de la porte comme un chat qui s'est pris la queue sous la roue d'une voiture ? (*A Charles*) En le voyant, ne dirait-on pas là un demi siècle d'esclavage, Vénéré Docteur ?

HIPPOLYTE : Beaucoup travail, beaucoup pas beaucoup de temps.

HOMAS : Enfin, qu'il ne se plaigne pas. C'est que la généreuse maîtresse va donner à Hippolyte un bon trognon de pain et un fromage bien fondant en supplément. Nous ne vivons pas chez les barbares comme avant 89, saprelotte.

MADAME LEFRANCOIS : C'est tout de même une misère avec le pauvre diable. Avant même d'avoir attelé les chevaux, la route qu'ils doivent prendre a déjà disparu..

HOMAS : N'est-ce pas abominable cet os qui clopine à la place de la jambe ? Tellement contre nature ? Inesthétique, pour parler avec délicatesse. D'une certaine manière pas du tout fait pour un pays comme Yonville. (*A Hippolyte*) Quand les respectables représentants des associations agricoles vont venir, ce jour-là, il aura un jour de vacances et restera à l'écurie auprès des animaux.

HIPPOLYTE : 'Jour de vacances à l'écurie.

HOMAS : Il n'a qu'à compter la paille si l'ennui l'envahit.

MADAME LEFRANCOIS : Ennui ! Ici, c'est qu'il y a toujours du travail.

HOMAS : Et dire que l'on ne peut absolument rien faire ! Comme si le progrès n'était parvenu que jusqu'à son pied éclaté, juste, et pas un pas de plus.

II/(7)

Le comice agricole sur la place du marché de Yonville. Homais, Madame Lefrançois et la foule sur la place du marché ; Emma et Rodolphe au balcon de la mairie ; un orateur à la tribune ; en fond, des vaches qui mugissent)

HOMAIS : Ce petit moustique de fonctionnaire avec, fier, son habit militaire ! Exactement comme l'entendent toujours les éléments parasites qui se nichent dans la fourrure du Pouvoir. Je devais rédiger un article la-dessus.

MADAME LEFRANCOIS : Mais poussez-le et gardez sa vaste

HOMAIS : Ah, mais c'est que là, j'ai d'autres obligations. Est-ce que je ne fais pas partie de la commission consultative des associations agricoles ? Non ?

MAAME LEFRANCOIS : Et vous comprenez quelque chose à l'agriculture ?

HOMAIS : Mais certainement. Après tout, je suis pharmacien, et donc cela veut dire : chimiste, Madame Lefrançois. Et vu que la chimie a pour objet la connaissance de l'action réciproque et moléculaire de tous les corps de la nature, il s'ensuit ? Que l'agriculture se trouve comprise dans son domaine, et donc dans mon domaine.

MADAME LEFRANCOIS : Je ne sais pas en quoi cela doit être bénéfique. Ca me suffit quand je sens qu'il faut épandre le fumier. Du reste, le nez est tout à fait fait pour ça et au moins aussi bon que votre livre de spécialiste.

HOMAIS : Plut à Dieu que nos agriculteurs fussent des chimistes ou que, du moins, ils écoutassent les conseils de la Science ! Ainsi moi, j'ai rédigé récemment un petit ouvrage significatif intitulé « Du cidre : de sa fabrication et de ses effets ; suivi de quelques réflexions nouvelles à ce sujet » que j'ai envoyé sans attendre à la Société agronomique de Rouen, section Agriculture, classe de Pomologie.

EMMA : Comme vous avez réussi à me libérer de cette assommante assemblée et nous offrir ce coup d'œil magnifique.

RODOLPHE : Ce n'était pas moi, estimée Madame Emma. Ce fut la providence qui voulut que nous nous revoyions et puissions être seuls.

EMMA : Vous croyez aux providences ?

RODOLPHE : Regardez là sur cette place ! Ne voyez-vous pas autre chose qu'une incarnation de la misérable pauvreté agglutinée ? Et vous allez y croire, peut-être ?

EMMA : Oh, mais vous vous êtes sali de crottin vos jolies bottes en nankin.

RODOLPHE : D'ailleurs, quand on habite la campagne...

EMMA : Tout est peine perdue.

RODOLPHE : On veut se rendre au concert et atterrit dans la fange.

EMMA : Oui, la médiocrité est une tragédie. Parce que nulle part l'on ne peut la classer. Pas dans la passion, ni dans le désespoir non plus. Et pourtant, elle fait comme si elle les connaissait bien toutes les deux.

RODOLPHE : En ville, tout serait davantage supportable, car il existe des choses parfois hors du commun, des gens qui donnent des avis vraiment intéressants. Mais en province, tout n'est, pitoyable, qu'une seule et même simulation, qu'une même caricature.

EMMA : Non, pas les gens simples, ordinaires... ceux qui n'ont pas de désespoir, sont heureux sans raison, ceux-là, ils me font peur.

RODOLPHE : La province tue ce qui, même seulement en ébauche pourrait être plein d'esprit ou sort de l'ordinaire. Elle nivelle tout à l'échelle de sa médiocrité, le précipite au plus profond et le lamine une fois pour toutes. Elle parle de monuments et pense par là à ses

trottoirs. C'est pourquoi je sombre de plus en plus en un sentiment indescriptible de solitude et de tristesse.

EMMA : Vous ? Mais je vous croyais très gai !

RODOLPHE : C'est un masque, Très chère. La société ne tolère pas de croiser un sentiment authentique parce qu'il lui rappelle trop sa platitude. Sa monnaie, ce sont les copies, non les originaux. Et ce qu'elle exècre par dessus tout, c'est la mélancolie. Excepté bien sur chez les poètes au front haut et au nez effilé dont elle s'est chargée pour qu'ils souffrent à sa place. A eux, maintenant, on leur ferait reproche de ne pas être tristes. Ainsi sont-ils, là encore, obligés de jouer un rôle, eux aussi, que cela leur plaise ou non.

EMMA : Vous êtes aigri, Monsieur Rodolphe. Pourtant, j'ai l'impression qu'il n'est pas nécessaire de vous plaindre. Vous qui êtes si libre... et riche...

RODOLPHE : Ne vous moquez pas, Madame. Que de fois, à la vue d'un cimetière au clair de lune, je me suis demandé si je ne ferais pas mieux d'aller rejoindre ceux qui reposent sous terre plutôt que de vivre parmi les morts qui mangent, boivent et parlent encore.

EMMA : Et vos amis ? A eux, non, vous n'y pensez pas ?

RODOLPHE : Des amis ? Lesquels donc ? Qui devrait s'inquiéter de moi ? Oui, si un jour j'eusse rencontré l'amour, si j'eusse trouvé quelqu'un. Oh, quel sens pourrait prendre ma vie. Mais je chemine ainsi comme une ombre le long du mur d'un cachot.

L'ORATEUR : Messieurs, qu'il me soit permis d'abord, avant de vous entretenir de l'objet de cette réunion d'aujourd'hui, et ce sentiment, j'en suis sûr, sera partagé par vous tous, qu'il me soit permis, dis-je, de rendre justice à l'administration supérieure, au gouvernement, au monarque, notre souverain, à ce roi bien-aimé à qui aucune branche de la prospérité publique ou particulière ne n'est indifférente, et qui dirige à la fois d'une main si ferme et si sage le char de l'Etat parmi les périls incessants d'une mer orageuse, sachant d'ailleurs faire respecter la paix comme la guerre, l'industrie, le commerce, l'agriculture et les beaux-arts.

HOMAIIS : Comme si, les beaux-arts, il y comprenait quelque chose. Les beaux-arts, c'est une édification et un apaisement pour les sens. Ou bien alors, l'œuvre a placé une grosse mèche dans la carrière du progrès, comme de la main de grands ingénieurs.

MADAME LEFRANCOIS : Chut ! Mais allez-vous vous taire !

L'ORATEUR : Ainsi, laissez moi alertement contrarier les premiers vents et parler des avantages et des inconvénients des races bovines françaises. Généralement, c'est vrai, il est dit que les bovins français sont – en valeur – derrière les allemands. Mais, au contraire, qu'il me soit permis de dire que dans des conditions de leur environnement naturel incontestablement moins favorables, les bovins français se sont mieux développés que les allemands bien qu'eux se soient manifestement moins développés, tout en jouissant incontestablement de meilleures conditions. Cela ne signifie rien d'autre, et le Grand Conseil a suivi ici mes arguments, et sans faire d'objection, à savoir que les bovins français comparables aux allemands dans des conditions incontestablement meilleures en Allemagne évolueraient incontestablement mieux que seraient capables de le faire les bovins allemands dans des conditions françaises, manifestement plus mauvaises. Et maintenant, au regard de cette irréfutable réalité ne devrions-nous pas constater que les bovins français, même si – en valeur - ils sont en arrière, sont néanmoins, en vérité et en valeur, en avant ?

RODOLPHE : Je devrais me reculer un peu.

EMMA : Et pourquoi ?

RODOLPHE : C'est qu'on pourrait me reconnaître. Sinon, j'en aurais pour des semaines à donner des excuses, pourquoi je suis ici tout seul avec vous. Et cela, avec ma mauvaise réputation.

EMMA : Oh ! Vous vous calomniez !

RODOLPHE : Non, non, je jure, elle est exécration. Du reste, au point de vue du monde, peut-être a-t-on raison.

EMMA : Comment cela ?

RODOLPHE : Eh quoi ! Ne savez-vous pas qu'il y a des âmes sans cesse tourmentées ? Il leur faut tour à tour le rêve et l'action, les passions les plus pures, les jouissances les plus furieuses, et l'on se jette ainsi dans toutes sortes de fantaisies, de folies, comme celui, sur la falaise, attiré inexorablement par la mort.

EMMA : Nous n'avons pas même cette distraction, nos autres, pauvres femmes !

RODOLPHE : Triste distraction, car on n'y trouve pas le bonheur.

EMMA : Mais le trouve-t-on jamais ?

RODOLPHE : Oui, il se rencontre un jour. On le trouve, je veux y croire.

L'ORATEUR : Prenons seulement la race normande. D'un brun irréprochable, tirant jusqu'au rouge brun, souvent aussi tigrée de noir et de brun, très imposante, presque haute sur pattes, avec un corps étiré en forme de tonneau, la croupe raide et une tête allongée et resserrée. Bon, pour le rendement lactaire, bien, il cède d'abord la place à ses ennemies allemandes. Mais ne devrions-nous pas considérer une fois ces créatures d'un point de vue esthétique ? Sommes-nous un peuple de culture, je demande ?

RODOLPHE : Un jour, brusquement, lorsque l'on a perdu l'espoir, alors les horizons s'entrouvrent et une voix crie : Le voilà, le Bonheur ! Vous sentez ce besoin sans limites de lui donner tout, de lui sacrifier tout.

EMMA : Mais n'avons-nous pas des devoirs ?

RODOLPHE : Toujours les devoirs ! Voilà ce dont veut nous persuader un tas de vieilles ganaches en gilets de flanelle et de bigotes à chaufferette et à chapelet, qui continuellement en égrènent leur chapelet parce que-elles-mêmes- sont déjà desséchées.

EMMA : Mais...

RODOLPHE : Pas de mais ! Il n'existe qu'un seul devoir, et il veut dire sentir ce qui est grand et chérir ce qui est beau.

L'ORATEUR : Et n'avons-nous pas aussi notre musique ? Nos théâtres et nos concours d'art populaire ? La vue de nos troupeaux ne nous rappelle-t-elle pas ce qu'il y a de plus beau, que nous vivons dans un cycle formidable dans lequel le sublime sait s'unir à l'utile ? Ne sommes-nous donc pas... des hommes !

RODOLPHE : Est-ce que cette conjuration du monde ne vous révolte pas ? Les instincts les plus nobles, les sympathies les plus pures sont persécutés, calomniés et s'il se rencontre enfin deux pauvres âmes, tout est organisé pour qu'elles ne puissent se joindre.

EMMA : Oh, pauvre Léon...

RODOLPHE : Elles essaieront cependant, elles battront des ailes, elles s'appelleront dans la nuit ! Oh, qu'importe, tôt ou tard, dans six mois, dix ans, elles se réuniront comme deux rivières qui coulent l'une vers l'autre pour donner un fleuve puissant de l'amour. Et elles s'aimeront car elles sont nées l'une pour l'autre. Oui.

L'ORATEUR : Et ainsi, j'ai maintenant l'honneur d'attribuer les médailles de la « Vache au laurier » à des citoyens méritants de la commune de Yonville-l'Abbaye. Le bronze pour Monsieur Homais, le pharmacien, pour son étude « A Tu et à Toi avec le pays plat ; en particulier quelques conclusions sur la lutte contre les parasites par les substances chimiques, notamment à l'exemple du puceron », Toutes nos félicitations.

HOMAIS : J'aurais mieux aimé l'avoir pour mon article sur le cidre...

MADAME LEFRANCOIS : Mais avancez donc, vieux charlatan, et soyez content !

EMMA : Ce n'est pas bien ce que vous dites. Vous m'effrayez.

RODOLPHE : L'Amour peut-il vous effrayer ?

EMMA : Cela m'effraie car vous dites là ce que je pense tellement au plus profond de moi.

L'ORATEUR : La « Vache au laurier » en argent, j'ai le plaisir de l'attribuer à Monsieur Hippolyte Tautain, charretier de son état chez Madame Lefrançois.

MADAME LEFRANCOIS : Non, vraiment ?! Hippolyte !

HOMAIS : Ah mon Dieu et par tous les diables, tous les saints et leur train. Alors là, ils peuvent bien me primer mes pucerons en même temps.

MADAME LEFRANCOIS : Monsieur, Monsieur le Président, mon Hippolyte, il a chuté hier en harnachant les chevaux. Et maintenant, il a une jambe aussi maligne que le ciel quand se fâche le Tout puissant.

L'ORATEUR : Alors, en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, que cette femme de bien remette cet ordre à son brave Hippolyte.

RODOLPHE : Cent, non mille fois, j'ai voulu plier bagages pour pouvoir vous sortir de ma tête . Mais à peine avais-je enfourché mon cheval que je faisais demi-tour et me dirigeais vers vous en un vertige inconscient plutôt que de m'éloigner de vous.

EMMA : Vous vouliez fuir ? Me fuir, moi ?

RODOLPHE : Non, pas vous ! Devant la douleur de me voir éconduire, je voulais en une heure non maîtrisée...

L'ORATEUR : Venons-en maintenant à l'attribution du Cordon Or de la « Vache au laurier . Mais permettez-moi tout d'abord d'ajouter que la décision arrêtée par le noble conseil, et qui a également suivi mes recommandations, représente une conquête, en ce sens où, peut-être pour la première fois dans l'histoire de nos associations, elle met ceci clairement en lumière: sans nos animaux... nous ne sommes rien... un moment ! Un moment, s'il-vous-plaît ! Car, chers amis de l'agriculture, ne sont-ils pas eux qui nous permettent de mesurer grâce à leurs tétins, à leurs pis, et cetera, quelle magnifique puissance d'énergie repose tendrement en chacun de nous et quel imbattable parti nous sommes vraiment?

EMMA : Mais dites le donc, vénéré Rodolphe.

RODOLPHE : Oui, Emma, bien-aimée. Je suis fou !. Mon sommeil n'est plus sommeil et en éveil, je ne suis plus en veille. Rien que je ne puisse penser ni faire si cela ne me relie à vous de quelconque manière. Par Dieu, je le jure, j'ai tenté jour après jour d'étouffer ce sentiment avant qu'il ne nous pousse tous les deux en un gouffre des brouilles. Mais je ne le peux pas ! Je ne le peux pas !

EMMA : Oh Rodolphe, que dites-vous là comme sinistre propos !

RODOLPHE : Oui, chassez-moi ou frappez-moi, je resterai. Tel un chien, je serai allongé devant le seuil de votre porte et attendrai que vous soyez réveillée et m'enjambiez de tout votre mépris. Et alors, je vous suivrai des yeux comme le rouge embrasé du soleil lorsqu'il s'enfonce dans la mer.

L'ORATEUR : Et c'est pourquoi nous avons décidé d'attribuer l'Or de la « Vache au laurier » à un exemplaire de la race du Charolais dont Monsieur Binet est le fier propriétaire *(on entend le mugissement d'une vache)*

RODOLPHE : Car jamais, du plus profond de mon cœur, je n'ai tant voulu le contact de quelqu'un comme le vôtre, Madame. *(Nouveau mugissement de la vache)*

EMMA : Jamais de la sorte je n'ai entendu de semblables paroles.

II/(8)

(A l'auberge du Lion d'Or, Homais, Charles, Madame Lefrançois, plus tard Hippolyte)

HOMAIS : Ecoutez mon article, cher Bovary *(il lit)* « Pourquoi ces couronnes de fête, ces fleurs, ces guirlandes ? Où courait cette foule comme les vagues d'une mer démontée sous les flots d'un soleil tropical répandant sa chaleur par dessus nos campagnes ? »

MADAME LEFRANCOIS : c'est quoi qui courrait comment ?

HOMAIS : ... Cette foule courait comme les vagues d'une mer démontée sous les flots...

MADAME LEFRANCOIS : Vous voulez dire que les gens couraient sur à travers la place du marché ?

HOMAIS : Eh bien alors, si vous préférez ma prose artistique aussi plate que la flaque laissée par une vache ?

CHARLES : Mais c'est que moi, j'ai trouvé ça très beau, même si, comme on le sait, je ne comprends rien à la littérature.

MADAME LEFRANCOIS : En tout cas, ma mesure ne s'est pas encore réchauffée à la littérature, mais, c'est vrai, on dit que le papier brûler. Seulement voilà, pas longtemps.

HOMAIS : C'est cela, allez y de vos médisances. Nous continuerions de nous nourrir de baies dans la forêt et de marcher courbés à travers la savane, s'il n'existait pas un art qui donne des ailes à notre Science. Le théâtre, par exemple, n'est-il pas inventé pour dénoncer les préjugés et enseigner la vertu à travers le masque du plaisir ?

MADAME LEFRANCOIS : Tous les jours je suis dans un théâtre ! Là, dans celui-ci !

HOMAIS : Et même, je m'étonne que, de nos jours, en un siècle de lumières, on s'entête encore à mépriser une détente de l'esprit qui est inoffensive, raffine les mœurs, et parfois même stimule la santé, pas vrai, Docteur ?

CHARLES : Sans aucun doute.

HOMAIS : En avant ou à reculons, là c'est la question ! Au fait, Très vénéré, j'ai lu récemment quelque chose sur une nouvelle méthode pour la cure des pieds-bots. Et ne devons-nous pas demeurer connecté, je demande ? Voulons-nous tout abandonner à la médecine de Paris ? Ce que je veux dire : et si vous, vous pouviez délivrer le pauvre Hippolyte de son mal ?

CHARLES : Oh, vous me surestimez ! Je ne suis qu'un simple médecin de campagne. Ma spécialité, ce sont les rhume des foins et les oreillons.

HOMAIS : Mais que risquez-vous donc ? Succès presque certain. Soulagement et embellissement du malade, l'esthétique ! Et réfléchissez à ce que l'on écrirait sur vous dans les journaux.

MADAME LEFRANCOIS : Des expériences comme ça sur mon pauvre Hippolyte ! Mais c'est qu'il court le mieux du monde, et c'est dans cette grosseur de sa jambe qu'il a le plus de force !

HOMAIS : Et pour, bon, disons, l'esthétique, vous vous en fichez ? Et la notoriété qu'obtiendrait l'opéré tout autant que son opérateur ! Vous aussi, Madame, le bourg de Yonville tout entier serait dans toutes les bouches. Et où viendraient manger, nombreux, les gens qui nous rendraient visite, hein ? Ca s'éclaircit ?

MADAME LEFRANCOIS : Eh bien, je ne sais pas... (*A Charles*) Eh bien allez, dites quelque chose ?

CHARLES : A Chaillot, il existe un certain Docteur Duval qui a écrit sur le traitement des pieds-bots. Je devrais un jour me rendre à Rouen pour me trouver l'ouvrage.

HOMAIS : C'est comme si le livre était déjà sur votre table, grand Maître. Oui, je viens de le commander pour vous chez Lheureux... « Traité pratique du pied-bot » par Vincent Duval.

CHARLES : Rien n'empêche que je l'étudie, c'est vrai. Mais...

HOMAIS : Nous faut-il donc demeurer attardés ? D'éternels provinciaux ? (*entre Hippolyte*) Le brave Hippolyte ! Quelle grande distinction il vient d'avoir là ! Ne pense-t-il pas aussi qu'il aurait été mieux d'être présent, en personne, à cette formidable occasion et de monter à la tribune, fier comme un officier après une victorieuse bataille ?

HIPPOLYTE : Ben oui, naturel.

HOMAS : Et croit-il le bon vieux pharmacien lorsqu'il lui rapporte un miracle dont le bénéficiaire ne serait que notre seul et courageux Hippolyte ? Un cadeau de la commune de Yonville pour bons et loyaux services, en quelque sorte ?

HIPPOLYTE : Ben oui, naturel.

HMAIS : Bon, qu'il vienne à notre table et fasse cette fois très très attention. A-t-il déjà entendu parler de quelque chose comme la ténotomie subcutannée ? Non ?

MADAME LEFRANCOIS : Quelque part, vous devez préciser à quelle sauce il doit être mangé .

HOMAS : (*dessine un cercle*) Ici, c'est la vilaine bouillie de notre pied. Gros ennuis, grosse difformité. Après une petite incision de la peau... un peu comme la piqûre d'un moustique... entre tibia et tendon d'Achille... s'approche alors notre bon Docteur Bovary avec une lame recourbée et il sépare les tendons sans altérer la peau qui le recouvrait. C'est tout. Ensuite, traitement de l'appareil.

HIPPOLYTE : Ben oui, naturel. Non. Ben sur les jambes, point d'mal. Pas vrai, Docteur Bovary.

MADAME LEFRANCOIS : Et puis bon, moi, dans le fond, ça ne me regarde pas. Tout ça, c'est vrai, c'est rien que pour lui. Rien que par amour du prochain. Nous voudrions le voir libéré de son affreux cloche-pied avec ce branlement des reins dans tous les sens comme un singe à la saison des amours.

HIPPOLYTE : Point d'mal. Pas vrai Docteur Bovary.

HOMAS : Mais cela ne lui fait pas mal. Et ça ne lui coûterait rien non plus. Pour une proposition ! Il ne veut pas rencontrer une petite femme à la poitrine aussi dodue que son pied-bot, le pauvre ? Non ? N'est ce donc pas un homme, saprelotte !

HIPPOLYTE : Ben oui. Naturel.

HOMAS : Il ne nous reste plus maintenant qu'à examiner si notre stréphobode a bien un équin mêlé d'un peu de varus, ou bien un léger varus fortement accusé d'équin.

II(9)

(Dans la maison des Bovary, Emma, Rodolphe, plus tard Charles, Félicité)

EMMA : Rodolphe ! O cher Rodolphe ! Mais où donc étiez-vous ? Je vous ai attendu et me suis inquiétée.

RODOLPHE : J'étais malade.

EMMA : Sérieusement ?

RODOLPHE : Oui, non, pas au sens physique. Je ne voulais pas revenir. Voilà.

EMMA : Pourquoi ?

RODOLPHE : Votre nom, Madame Bovary, qui comble à tel point le profond de mon cœur, c'est pourtant le nom d'un autre.

EMA : Emma est mon nom. Vous devriez y penser.

RODOLPHE : Oui, j'y pense constamment ! Le souvenir de vous me mène au désespoir.

EMMA : Vous me rendez fort confuse, Rodolphe.

RODOLPHE : Non, je vous aime !

EMMA : Rodolphe Cher Rodolphe ! *(entre Charles)*

CHARLES : Monsieur Boulanger, quelle surprise.

RODOLPHE : Je tenais à présenter mes hommages à Madame ; j'ai ouï dire qu'elle n'allait pas vraiment bien.

CHARLES : Vous faites preuve de beaucoup d'attentions. Vous savez, ma femme souffre d'états oppressifs et, ces derniers temps, ils ont augmenté considérablement.

RODOLPHE : Mais elle devrait voyager. Cela lui ferait du bien.

CHARLES : Faire du cheval, oui, c'est une fabuleuse idée.

EMMA : Mais je n'ai pas de cheval.

CHARLES : C'est vrai.

RODOLPHE : Monsieur Alexandre a une pouliche encore fort belle, un peu couronnée seulement, mais qu'on pourrait avoir, j'en suis sûr, pour une centaine d'écus.

CHARLES : Là j'aimerais vraiment te faire plaisir, ma chère Emma !

EMMA : Mais Charles, cent écus, en cette période où c'est si dur pour toi.

CHARLES : Non, non, ça ira.

RODOLPHE : Dans ce cas, permettez-moi d'ores et déjà d'inviter Madame pour une sortie, peut-être dimanche prochain ?

CHARLES : Oui, c'est une brillante idée, Monsieur Boulanger. Je vous remercie de tout cœur de l'abnégation que vous manifestez à vouloir prendre soin de ma chère femme. Surtout que dans les jours qui viennent, j'aurai beaucoup à faire.

RODOLPHE : Eh bien, à dimanche donc ! (*Rodolphe sort*)

CHARLES : Quel homme raffiné !

EMMA : Oui, vraiment (*entre Homais*)

HOMAIS : Mon bon, meilleur Docteur, écoutez ce que je viens d'écrire afin que nous ne perdions pas de temps inutilement.

CHARLES : Mais je n'ai pas dit que j'allais entreprendre le traitement. J'ai dit que j'allais examiner la chose.

HOMAIS : (*à Emma*) Votre époux est en passe de devenir l'un des médecins les plus célèbres. Par une seule petite incision dans la chair d'un enfant du malheur... et il s'en moque. Hein, où voit-on cela ?

EMMA : Charles, n'as-tu donc pas prêté serment ?

HOMAIS : Qui plus est, la colonne est déjà réservée dans le « Fanal ». Si maintenant vous laissez tomber notre commune... Vous parlez d'un scandale ! Quel ridicule ! Bon, écoutez : « Malgré les préjugés qui recouvrent encore une partie de la face de l'Europe comme un malin virus, la lumière cependant commence à pénétrer dans les campagnes. Ainsi, mardi dernier... »

CHARLES : Pourquoi mardi dernier ? Qui dit cela ?

HOMAIS : Mais c'est que nous pouvons encore tout changer. « ... C'est ainsi que, mardi dernier, notre modeste cité de Yonville-L'Abbaye s'est vue le théâtre d'une expérience chirurgicale. L'un de nos praticiens les plus distingués... »

CHARLES : Non, c'est trop, s'il vous plaît, c'est exagéré.

HOMAIS : mais non, comment donc ! « L'un des praticiens les plus distingués de cette région a soulagé d'un pied-bot le nommé Hippolyte Tautain, garçon d'écurie à l'auberge du Lion d'Or tenue par Madame Lefrançois... » Ici, j'ai laissé exprès de côté la dénomination scientifique afin que l'homme du commun puisse le comprendre aussi Et il est notre principale clientèle en pieds-bots pour l'essentiel. Là nous devons prendre nos précautions.

EMMA : C'est bien, c'est très bien ! Continuez, Monsieur Homais, continuez !

HOMAIS : Suit maintenant le compte-rendu détaillé... Je saute... « Car ne convient-il pas de prêcher haut et fort que les aveugles verront, que les sourds entendront et les boiteux marcheront ? Honneur, trois fois Honneur pour le Docteur Bovary ! »

EMMA : Charles, c'est merveilleux !

HOMAIS : Non, Très cher, vous ne pouvez plus revenir en arrière. Vous voyez, cet article, il a déjà fait de l'avenir ce qui est désormais votre passé. Contre cela, nous sommes tous impuissants. Moi aussi. Qui plus est, vous pouvez lire votre nom imprimé. D'autres commettent un crime pour cela, je le dis ! *(Charles sort. Après un court instant, on entend un cri dans le fond. Puis un tumulte de bravos. Charles entre à nouveau)*

CHARLES : Cela s'est passé si vite. C'était si simple.

HOMAIS : Charles Bovary, quel nom !

EMMA : Comme je t'aime !

II/(10)

(Dans la maison des Bovary, Madame Lefrançois, Homais, Emma, Charles, Félicité, plus tard le Docteur Canivet ; entre Madame Lefrançois)

MADAME LEFRANCOIS : Au secours ! Au secours ! Il se meurt ! Il se meurt !

HOMAIS : Qu'a-t-il donc, notre intéressant stréphobode ?

MADAME LFRANCOIS : Mais venez donc ! *(Charles et Madame Lefrançois sortent)*

EMMA *(à Homais)* Vous n'allez pas porter secours ?

HOMAS : Oh, Madame. Ceci ne me regarde en rien. Voyez-vous, je suis pharmacien, chimiste, par conséquent, théoricien. Mais ceci est un travail pratique. De plus, je ne supporte pas la vue du sang, pour parler franc.

EMMA : Bon, vous ne pouvez supporter la vue du sang.

HOMAS : En fait lorsqu'il s'agit du mien. Mais celui des autres me le rappelle. Il ressemble simplement trop au mien.

FELICITE : Eh bien, je peux donc ranger les verres, Madame ?

EMMA : (*à Félicité*) Voilà donc comme elle fut, la belle époque de mon mariage. Dans la vie d'un éphémère, en comptant, il en ressortirait peut-être une dizaine de secondes.

HOMAS : Mais, allons, il ne faut tout de même pas se laisser abattre, chère Madame Bovary. Les contrecoups existent, ils reviennent toujours. C'est pourquoi il ne faut quand même pas perdre notre courage, saprelotte !

FELICITE : Peut-être que Monsieur n'aurait pas du couper dans la chair du tout. Ce n'était sûrement pas bien à cet endroit précis.

HOMAS : C'était une incision vraiment époustouflante !

EMMA : Mais vous n'étiez même pas là.

HOMAS : En principe non, c'est vrai. En revanche, nous, natures sensibles, d'une certaine manière, nous humons cela à travers l'air. Sinon, comment pourrais-je bien être reporter au « Fanal de Rouen » ? (*entre Charles*)

CHARLES : Il se retournait en d'atroces convulsions et, de douleur, jetait la jambe continuellement contre le montant du lit. Quand j'ai retiré la mécanique pour changer le pied de place, je ne pouvais plus rien reconnaître de par les hémorragies et bouffissures, la peau éclaté et les infiltrations. J'ai laissé la jambe à l'air et prescrit une compresse aux plantes. Madame Lefrançois est partie en ce moment chez le Docteur Canivet.

HOMAS : Il n'a pas le cran suffisant. Cela vient du fait que l'armée lui a manqué. Avec ces poules mouillées dans sa besace, que peut-il bien faire de bon, notre Etat ?

CHARLES : Mais j'ai tout fait comme il fallait !

HOMAS : J'en suis totalement persuadé. La faute revient à l'opéré. Peut-être cet objet ne veut-il pas guérir du tout parce qu'il a peur du progrès.

EMMA : Et quel homme pitoyable !

FELICITE : Monsieur a tellement lu, Dieu m'est témoin, comme jamais j'ai encore vu quelqu'un lire comme à ce point, à la nuit comme au jour. Dedans, il y avait aussi des fois des images à donner des frissons, quand je portais un verre d'orgeat à Monsieur. Après, j'étais toujours très mal, tard encore et jusqu'au jour. Mais Monsieur les a regardées toutes en faisant si attention que les grands savants, eux, ils ne peuvent pas non plus faire mieux. (*entre le Docteur Canivet*)

LE DOCTEUR CANIVET Dans toute ma carrière de chirurgien, et cela devrait faire bientôt un demi-siècle, je n'ai jamais vu encore une jambe aussi massacrée. Félicitations, cher collègue !

CHARLES : Mais que pouvons-nous faire ? Allez, aidez-nous donc !

LEDOCTEUR CANIVET : Aider ? Nous devons amputer. Et si nous voulons le sauver, c'est tout de suite.

HOMAS : C'est quentretemps'il se fait tard, Messieurs Dames. (*Homais sort, Félicité avec lui*)

CHARLES : Mais j'ai tout fait comme il fallait...

LE DOCTEUR CANIVET Redresser des pieds-bots ? Est-ce que l'on peut redresser les pieds-bots ? C'est comme si l'on voulait rendre droit un bossu. (*Le Docteur Canivet sort*)

CHARLES : S'il meurt... s'il meurt...

EMMA : Mais assieds-toi donc ! Oui, tu me rends complètement folle !

CHARLES : Et si pourtant il s'agissait quand même d'un valgus ?

EMMA : Et je me suis imaginée que cet individu pourrait effectivement pour une fois être bon à quelque chose ! Comme si je n'avais pas suffisamment déjà eu l'occasion de constater sa médiocrité.

CHARLES : C'était un équin ! J'en suis absolument sûr !

EMMA : Le nom de Bovary que tu as sacrifié au ridicule !

CHARLES : Mais qu'est-ce que tu as ? Puis, calme-toi. Tout ira bien, crois-moi. Tu sais pourtant bien que je t'aime !

EMMA : C'est mon nom, moi aussi !

CHARLES : Allez, viens, donne-moi un baiser, a chérie ! (Emma sort) Mais où t'en vas-tu donc ? Tu ne vas pas me laisser tout seul !!

II/(11)

(Dans la maison des Bovary, Lheureux ; Lheureux entre. Emma et Rodolphe sont debout à gauche et à droite de la scène, diamétralement opposés)

EMMA : Rodolphe bien-aimé, il est minuit et, dans l'éloignement je suis près de toi.

RODOLPHE : Si seulement je pouvais te voir, t'entendre et te sentir !

EMMA : Tu m'aimes ?

RODOLPHE : Toi et rien que toi !

EMMA : Alors, emmène-moi ! Enlève-moi !

RODOLPHE : Et comment ?

EMMA : Au galop de quatre chevaux ! Dans un pays d'où nous ne reviendrons jamais plus ! Nous allons, les bras enlacés, sans parler, traversons de splendides cités avec des dômes d'or, des ponts, des navires, des bois de citronniers et des cathédrales de marbre blanc dont les clochers aigus portent des nids de cigogne. Par terre, des bouquets de fleurs que jettent des femmes en corsets rouges dans la voiture. On entend sonner des cloches et le murmure des jets d'eau dont les fontaines, de leurs perles scintillantes, rafraîchissent les fruits aux pieds de statues souriantes. Et puis un soir, nous arrivons dans un village de pêcheurs où, tout autour, le long de la falaise et des cabanes, sèchent au vent des filets bruns, et où, en douceur, le jour s'incline vers la nuit comme la tête d'un cygne dans le miroir de l'eau. Là, nous demeurons pour vivre et nous aimer pour l'éternité.

LHEUREUX : Votre dévoué serviteur, Monsieur Bovary. J'espère ne pas vous déranger de ma très humble personne, il y a toutefois, à régler, en quelque sorte, un certain nombre de choses.

CHARLES : Oui les cent écus pour le cheval. Mais c'est qu'en ce moment...

LHEUREUX : Puis nous aurions là encore quelques divers objets de Madame votre épouse, comme par exemple une cravache à pommeau de vermeil...

CHARLES : Une cravache ? De cela je ne sais rien.

LHEUREUX : Cela devait être sûrement une surprise pour Monsieur. Tout comme l'étui à cigarettes serti de diamants, l'écharpe de soie blanche et le foulard persan. Ne pas oublier les cols en broderie. Puis nous avons encore divers articles de mode pour Madame, si vous voulez bien le lire dans mon petit livre de commandes. Eh oui, une femme extraordinaire, une rareté, de nos jours. La grâce et ce goût du superbe. Vous devriez vous estimer heureux ? Monsieur !

CHARLES : Oh oui, certainement. Mais comment vais-je payer ça ?

LHEUREUX : Mais Monsieur ne va pas tout de même pas penser à l'argent, occupé comme il est. Voyez-vous, l'argent est là pour être brûlé. Et nous prenons garde à ce que nos clients se réchauffent du feu au lieu de s'y brûler, si vous comprenez.

CHARLES : Se réchauffer, ah oui.

LHEUREUX : Ecrivez-moi un billet de change et l'on n'en parle plus, Monsieur Bovary. Et nous pouvons procéder de la même façon avec la jambe de bois e notre estimé Hippolyte.

CHARLES : Comment, je ne comprends pas ?

LHEUREUX : Monsieur Homais m'a prié de rechercher un modèle adéquat et de vous en informer. Si je peux rapidement vous exposer les résultats de mes efforts ?

CHARLES : Mais comment a-t-il pu ? N'aurait-il pas dû en discuter avant avec moi ?

LHEUREUX : N'avez-vous pas lu son article tout en votre faveur ? Comme il loue l'esprit profondément humaniste de Monsieur qui, par pur altruisme, ne veut tolérer de ne pas pourvoir le pauvre Hippolyte d'une des machines à marcher les plus modernes ? Cela va faire impression, croyez-moi !

CHARLES : D'abord, il me persuade pour une opération, et maintenant, pour une prothèse.

LHEUREUX : Ils existe des exemplaires vraiment superbes, c'est un tournant dans notre époque, un progrès ! Donc, si vous permettiez que je vous le montre, Monsieur... Premièrement, nous avons le problème que le membre du malheureux a dû être décollé au-dessus du genou. De ce fait, des modèles aussi parfaits que ceux de Monsieur Wilson de Londres ou de Monsieur Stark, Conseiller à la Cour de Tübingen ne peuvent malheureusement plus faire l'affaire, ce que je trouve regrettable dans la mesure où – pour l'optique - ils sont de véritables œuvres d'art. Revenons donc au membre artificiel le plus ancien et aussi le plus confortable, la béquille, avec sa partie inférieure en bois, tournée à la

façon d'un cylindre et qui, communément fait un pouce de diamètre, et la partie supérieure bien rembourrée dans laquelle repose le morceau de la partie restante de la cuisse...

CHARLES : Je sais ce qu'est une béquille, Monsieur Lheureux.

LHEUREUX : Mais certainement, Monsieur le Docteur. Ecoutez pourtant ce que j'ai trouvé pour notre vénéré Hippolyte, car les gens de notre condition ne redoutent bien évidemment ni la rigueur ni l'effort. Donc, comme après toutes mes observations de membres artificiels je juge insuffisante la fixation des éléments de base à des membres en mouvement par des bretelles et des lacets, je me suis décidé alors pour une nouveauté unique en son genre, de sorte que les deux parties latérales de la béquille soient fixées à la partie cintrée par des ressorts élastiques sur lesquels sont creusées deux attelles d'environ six Louis, épousant la forme du haut de cuisse et vissées aux ressorts ; elles reportent une force élastique équitable sur les parties de la base où, en quelque sorte, à l'aide du plus point de contact des attelles le plus large, l'appareil est fixé pour garder l'équilibre. Le succès de cette invention a jusqu'ici été le gage de tous les avantages.

CHARLES : Ah bon oui, il l'a prouvé.

LHEUREUX : Tout à fait. De surcroît, deux jolis motifs créés de la main d'un des meilleurs sculpteurs de Delft feront de notre garçon d'écurie un véritable prince.

CHARLES : Et moi, un misérable débiteur.

LHEUREUX : Mais, Monsieur Bovary, je viens de dire que cela doit être le dernier de vos soucis. Ne sommes nous pas des hommes avec un cœur ?

RODOLPHE : Courage, Emma, courage ! Mais je ne veux être la cause du malheur de votre vie. Connaissez-vous l'abîme dans lequel je vous ai fait tomber, pauvre ange ? L'amour entre nous baisserait comme l'eau d'un fleuve qui s'enfonce dans son lit. Et ce qui subsisterait alors ne serait plus que boue. Non, vous n'avez point mérité une telle fin et je dois vous en préserver. Et toutes ces calomnies que vous auriez eues à supporter et qui nous auraient poursuivi qu'importe où nous serions allés. Le monde est cruel, Emma ! N'allez pas m'accuser, accusez le destin ! Votre des plus malheureux Rodolphe Boulanger !

II/(12)

(Dans la maison des Bovary. Emma, Lheureux, plus tard Charles, Félicité et Homais)

LHEUREUX : Vous appelez et j'accours, ponctuel comme un serviteur de bonne famille.

EMMA : Cher Monsieur Lheureux, j'ai besoin de votre aide.

LHEUREUX : Que pourrait mieux anoblir mes jours.

EMMA : C'est un peu délicat et j'espère pouvoir compter sur votre discrétion.

LHEUREUX : Mais, Très cher, vous m'en rendez confus.

EMMA : Vous êtes vraiment un ami.

LHEUREUX : Jusqu'à la dernière heure.

EMMA : J'ai besoin d'un manteau, d'un grand manteau à long collet, doublé.

LHEUREUX : madame se dispose à partir en voyage ? Quelle bonne idée !

EMMA : Non, mais... n'importe, je compte sur vous. Il m faudrait encore une caisse, commode et pas trop lourde.

LHEUREUX : Et un sac de voyage.

LHEUREUX : C'est comme si c'était fait.

EMMA : Et, s'il vous plaît, vous laisserez tout chez vous. Quant au manteau, ne l'apportez pas non plus ; seulement, vous me donnerez l'adresse du tailleur et avertirez que je viendrai moi-même le chercher.

LHEUREUX : Cela va sans dire. Et ne vous inquiétez pas pour le paiement. Vous savez bien, l'argent le mieux dépensé est justement celui que l'on n'a pas.

EMMA : Ah oui, c'est vrai.

LHEUREUX : Une jolie lettre de change, et pour vous, tout est réglé comme du papier à musique.

EMMA : Naturellement, c'est bien.

LHEUREUX : Et s'il vous plaît aussi, dans les foulées, pour les combinaisons en piqué, les bustiers, les raz de cou, les négligés attachés par le haut, les bottes de cheval en cuir de vache recouvertes de peau de mouton, les bijoux arabes et l'huile de rose, si je peux me permettre la liberté de rappeler. Evidemment, je vous prolonge la dernière lettre de change. Une brouille, une vétille.

EMMA : Tout ce que vous voulez.

LHEUREUX : Vous êtes la femme moderne parfaite, Madame, une dame comme celles de Paris. J'ai bien l'honneur ! (*Lheureux sort, entrent Charles et Félicité*)

CHARLES : J'espère que tu n'a pas eu peur, si seule à la maison ?

EMMA Non, certainement pas. J'ai lu un peu le catéchisme et me suis déjà préparée un peu à la soirée.

FELICITE : Madame a beaucoup changé ces derniers temps. Plus calme et bien. Hier, elle a tellement donné pour les pauvres, et le l'ai vue prier comme après une affreuse nuit de péché.

CHARLES : Tu vois, nous t'aimons tous de tout notre cœur.

EMMA : C'est aussi pour cela que je ne t'abandonne pas.

CHARLES : C'est la plus belle phrase que tu puisses jamais dire.

FELICITE : Cela me rend si heureuse au fond de moi lorsque mes maîtres sont en joie. A cette heure où Monsieur le garçon d'écurie du Lion d'Or, il peut reboiter à son avantage tout comme il y a pas longtemps. Comme si rien ne s'était passé. Tout est déjà pour le mieux comme avant. (*Félicité sort, entre Homais*)

HOMAIS : Alors, Cher Bovary, vous avez lu mon article ?

CHARLES : J'ai surtout déboursé trois cent francs pour une jambe de bois.

HOMAIS : C'est un investissement dans l'avenir, très cher ami, le risque des affaires, si je puis m'exprimer ainsi.

CHARLES : Mais devait-ce être tout ce qu'il y a de meilleur ? Pour un pauvre diable qui la porte à être toute la journée dans le crottin ?

HOMAIS : Vous voyez cela vraiment sous un très mauvais jour et il me faut sur le champ exprimer ma désapprobation ! Car il ne s'agit plus ici de nous... comme personnes, si je dois l'exprimer ainsi... et il ne s'agit pas non plus de notre bonheur ou de notre malheur à nous, mais d'un geste symbolique de dimension... politique, oui, que dis-je, de dimension... historique ! Il s'agit d'un monument du progrès et de la preuve de son... avancée irrésistible ! Et maintenant, il vous faut aussi rattraper une petite bêtise !

CHARLES : Votre bêtise, vénéré Homais !

HOMAIS : Ah ! Et qui c'est qui voulait devenir célèbre ?! Hein ?! (*entre Félicité, dans les mains une corbeille d'abricots qu'elle pose sur la table*)

FELICITE : C'est Girard qui a apporté ça, le valet de Monsieur Boulanger, le celui à qui son bras il a sauté si brusque la fois où Monsieur il a dû lui prendre le sang dans la veine. Ce serait pour contre l'humeur triste de Madame. Tout essoufflé qu'il était et reparti, comme l'éclair aussi vite. (*A Emma*) Cette lettre appartient à Madame rien que toute seule, qu'il a dit le Girard encore avec sa façon toute pressée.

CHARLES : Quel bonté d'homme. Si compatissant.

HOMAI : Enfin... là, je pourrais raconter quelques histoires...

EMMA : Oui, eh bien, racontez les donc vos histoires et ne faites pas toujours ces horribles allusions !

HOMAI : Mais, mais... ma chère, calmez-vous. Je suis le dernier qui donne de l'importance aux ragots de la rue. Il n'y a pas encore bien longtemps, j'ai dit à Madame Lefrançois, alors qu'elle me... d'une, comment dire, amourette avec une... attendez... Mademoiselle... Mais ça n'a pas d'importance. Je ne veux pas du tout entendre, lui ai-je dit, et je ne trouve pas juste non plus de raconter des choses pareilles, sans indices précis. En revanche, enfin disons, normalement, il n'y a pas de fumée sans feu...

EMMA : Mais vous allez vous taire !!!

CHARLES : Qu'est-ce que tu as, ma chérie ?

HOMAI : Qui plus est, de toutes façons, nous ne reverrons plus Monsieur Rodolphe de si tôt.

EMMA : Qu'entendez-vous par là ? C'est que nous avons rendez-vous pour une promenade à cheval.

CHARLES : Oui, maintenant, cela me surprend tout autant.

HOMAI : C'est qu'il voyage ainsi de temps à autre pour se distraire un peu. Quand on a de la fortune et que l'on est garçon... Au fait, il s'amuse joliment, notre ami ! Monsieur Langlois m'a raconté... (*Emma se lève et sort*) Mais je ne voulais aucunement vous chasser ! (*A Charles*) Au fait, les abricots sont vraiment excellents.

EMMA (*De l'arrière, un grand cri*)

FELICITE : Mais ma chère, ma bonne Dame !

CHARLES : Que s'est-t-il passé Mon Emma bien-aimée !

HOMAIS : Là, dans la poche de mon gilet, j'ai une petite goutte de vinaigre qui remet sur pieds un éléphant.

CHARLES : Allez, dis-nous donc quelque chose !

EMMA : Où suis-je ?

CHARLES : Mais près de moi, ton Charles qui t'aime, dans ton chez-toi où tu es en sûreté. Tu me reconnais, mon chéri, mon trésor ?

HOMAIS : Je crois que le paroxysme est passé.

CHARLES : Pauvre femme ! La voilà retombée. Comment cela a-t-il bien pu se passer ?

HOMAIS : A-t-elle mangé des abricots ? C'est qu'il se pourrait que les abricots eussent provoqué la syncope. Il y a des natures si impressionnables à l'encontre de certaines odeurs ! Et ce serait même une belle question à étudier, tant sous le rapport pathologique que sous le rapport physiologique.

EMMA : La lettre ? Où est la lettre ?

CHARLES : Quelle lettre ?

EMMA : That is the question now !

III/(1)

(Le rideau est encore baissé. L'aveugle marche sur l'avant-scène et chante)

Souvent la chaleur d'un beau jour

Fait rêver fillette à l'amour.

Pour amasser diligemment

Les épis que la faux moissonne,

Ma Nanette va s'inclinant

Vers le sillon qui nous les donne.

Il souffla bien fort ce jour là,

Et le jupon court s'envola !

(A l'église, Emma, Léon)

LEON : Mais... oui, c'est... Madame Bovary ? Emma !

EMMA : Léon ! Mais que vous pousse jusqu'ici ?

LEON : Je ne suis à Yonville que peu de temps, pour revoir en passant de vieilles connaissances. Maintenant où j'ai ouvert à Rouen une étude à moi et suis tout près à nouveau.

EMMA : Vous n'êtes plus à Paris ?

LEON : Mais puis-je donc étudier éternellement ?

EMMA : Mon Dieu, comme le temps passe. Quand je regarde votre visage, je peux y entrevoir mon âge.

LEON : Vous êtes encore plus elle, Emma !

EMMA : Ne soyez pas stupide. Que faites-vous au juste à l'église ?

LEON : C'est justement ce que j'allais vous demander.

EMMA : Moi ? Prier, quoi d'autre sinon.

LEON : Vous et à genoux devant notre Seigneur... Mais ce n'est pas du tout le souvenir que j'ai de vous.

EMMA : Pourquoi pas ? Croyez-vous que le banc de l'église se brise quand je suis si lourde du poids de mon indignité ? Non, non. J'étais très malade, vous savez. Et la maladie, comment dirai-je...

LEON : Vous a mené à Dieu.

EMMA : Vous vous moquez.

LEON : Mais non, absolument pas. Au contraire. Cela vous rend encore plus désirable lorsque le crucifix se reflète dans l'éclat de vos yeux.

EMMA : Ce que vous dites est abominable.

LEON : Mais, chère Emma, que vous est-il arrivé ? Voulez-vous devenir une Sainte ?

EMMA : Léon, comprenez, je ne veux point vous presser de mes plaintes, mais j'ai derrière moi une période vraiment très dure. J'ai bien failli mourir. D'ailleurs, mon mari s'est occupé de moi de façon fort touchante, le pauvre. Combien de soucis je lui ai causés.

LEON : Moi aussi, je fus longtemps malade. Lorsque je quittai Yonville et arrivai à Paris.

EMMA : Si vous saviez tout ce que j'ai rêvé autrefois.

LEON : Et moi donc ! Oh, j'ai beaucoup souffert, vous devez me croire. Souvent je sortais, je m'en allais, je me traînais le long des quais, étourdissant ma douleur dans le bruit de la foule sans pouvoir jamais bannir l'obsession qui me poursuivait. Alors, je vous ai écrit des lettres qu'au bout du compte je déchirais parce qu'elles étaient pleines de tristesse.

EMMA : Mais le plus triste, c'est quand il faut supporter une vie qui s'écoule indolente, sans but et inutile. Alors là, même la douleur n'a de sens. J'aurais beaucoup aimé à être religieuse d'hôpital.

LEON : Ah oui ? Alors vous auriez pu vous occuper de moi lorsque de tous mes vœux j'appelais le silence de la tombe.

EMMA : Mais pourquoi donc ?

LEON : Pourquoi ? parce que pour vous, j'ai eu un tel amour.

EMMA : Cela fait bien longtemps.

LEON : Mais qui nous empêche de recommencer depuis le début ?

EMMA : Non, mon ami. Je suis trop vieille et trop lasse aussi. Et vous êtes trop jeune. Oubliez moi. D'autres vous aimeront et vous les aimerez.

LEON : Pas comme vous !

EMMA : Enfant que vous êtes ! Allons, soyons sage !

LEON : Mais il faut pourtant que je vous revoie, Emma bien-aimée ! Vous voir encore, rien que vous, une seule fois ! Si je suis là, c'est pour ça ! Pourquoi sinon ai-je les fleurs à la main ?

EMMA : Non.

LEON : Ou bien lorsque vous serez de retour à Rouen ? Alors, vous me trouverez à l'étude.

EMMA : Non, jamais.

III(2)

(Dans la maison des Bovary. Charles, Emma, plus tard Lheureux et Madame Bovary mère)

CHARLES : Eh bien te revoilà, mon ange. Tu étais partie te promener ? Quel joli bouquet tu as.

EMMA : Oui. Je l'ai acheté tout à l'heure à une mendiante.

CHARLES : Mon père est mort. La nuit dernière. Ma mère est en route.

EMM : Ta mère, en route, vers chez nous ? Mais tu sais que je ne me sens pas bien.

CHARLES : Elle ne restera pas longtemps. Nous devons discuter de l'enterrement. (*entre Lheureux*)

LHEUREUX : Je vous baise la main, Madame. Si ravissante, si ravissante. Mais il vous faut une nouvelle robe, comme je vois. Celle que vous avez là est juste bonne pour la maison. Il vous en faut une autre pour les visites.

EMMA : Vous pensez ?

LHEUREUX : Pour cela j'ai l'œil américain et en connais plus sur vos toilettes que votre femme de chambre. Je vous enverrai douze mètres de barège et prendrai moi même les mesures.

CHARLES : Je ne sais pas si c'est maintenant le bon moment pour une nouvelle robe, chérie.

LHEUREUX : Pour la Beauté, il n'y a pas de mauvais moment. Ne serait-ce pas comme priver une fleur de son eau ? Vous savez bien : Rien ne vieillit tant que le bonheur. De plus, j'ai d'excellentes conditions à vous offrir, presque données, pour ainsi dire.

EMMA : Si vous pensez.

LHEUREUX : Au fait, mes profondes condoléances, Vénééré Monsieur Bovary. Je viens de l'apprendre par Monsieur Binet. Pourtant, il serait urgent que je vous parle une fois entre quatre yeux. Peut-être Madame allait-elle de toutes façons justement... (*Emma sort*) Voyez-vous, vénéré Bovary, je suis un homme plutôt pauvre qui doit travailler dur pour joindre les deux bouts.

CHARLES : Oui, les dettes, le billet. Et maintenant, voilà que, pour moi, se rajoute l'enterrement de mon père.

LHEUREUX : Je comprends votre situation. Et vous, vous êtes un homme de Science et non quelqu'un à s'occuper des affaires bancaires Il vous faut une tête libre pour penser l'essentiel et vous ne devez point vous causer de tracas pour d'ennuyeuses factures.. C'est pourquoi, à

l'avenir, je vous suggère de laisser traiter toutes ces assommantes affaires d'argent par Madame votre épouse, elle à l'esprit si réfléchi.

CHARLES : Oui, cela sera sûrement raisonnable.

LHEUREUX : Et il arrive que Madame soit aussi extrêmement économe ! (*entre Emma, Lheureux sort*) A tous deux, votre humble serviteur !

CHARLES : Si seulement je savais... Mais les notaires ont tous une si mauvaise réputation.

EMMA : Cela devrait être quelqu'un qui ait notre confiance. Un ami.

CHARLES : Avons-nous des amis ?

EMMA : Hier j'ai entendu dire Madame Lefrançois que Monsieur Dupuis avait ouvert une étude à Rouen.

CHARLES : Léon ? Il est à Rouen ? Il est donc bien devenu avocat.

EMMA : En as-tu douté ?

CHARLES : Non, non. J'ai seulement l'impression que lorsqu'il est parti, c'était tout juste hier. Et tu penses que nous pourrions lui demander ?

EMMA : Il le ferait, sans aucun doute.

CHARLES : Oui, c'est un brave garçon et il aura certainement étudié comme il faut. Après tout, c'est à Paris qu'il était. J'irai le trouver aussi vite que possible !

EMMA : Il faut que tu t'occupes de ta mère. Laisse-moi y aller, il a toujours été très aimable à mon égard.

CHARLES : Tu ferais cela ?

EMMA : Mais bien sûr, pour toi, quoiqu'il arrive.

CHARLES : Et tu ne te sens pas trop faible ?

EMMA : Je prendrai mes précautions.

CHARLES : Comme tu es bonne ! (*Emma sort, entre Madame Bovary Mère*)

MADAME BOVARY MERE : La voilà qui a failli trébucher en se prenant dans mes jambes, Emma, ta vénérée épouse, et elle ne pouvait même pas dire bonjour.

CHARLES : Mère !

MADAME BOVARY MERE : Nous sommes seuls maintenant, mon Charles chéri.

CHARLES : Oui !

MADAME BOVARY MERE : Au fait, il n'a rien laissé. Pas de testament, rien. La maison de Barneville est en ruines et mise sous hypothèque. Je suis donc ce qu'on appelle ruinée.

CHARLES : Naturellement, tu peux loger chez nous !

MADAME BOVARY MERE : Ici ? Dans cette prison de paillettes dorées qui est celle de ta femme ? Non cela n'amènerait que des querelles. Je préfère encore aller à l'hospice m'étendre pour mourir.

CHARLES : Tu es injuste envers elle, Mère.

MADAME BOVARY MERE : Injuste ? Quand je vois comment elle jette l'agent par les fenêtres ? Là, ce nouveau tapis ! Et là ! Des niaiseries à la mode, ces crâneries de nouveau riche ! De la soie pour doublure à deux francs, alors qu'on trouve du jaconas à dix sous qui fait parfaitement l'affaire. Sans parler du tout du piano. Je pourrais jurer qu'elle n'y a pas même encore jamais touché, si ce n'est pour passer le plumeau.

CHARLES : Elle prend des cours à Rouen, chez Mademoiselle Lempereur qui, du reste, propose des leçons vraiment pas chères.

MADAME BOVARY MERE : Ah ! Je connais un fossoyeur aussi qui n'est vraiment pas cher !

CHARLES : Mais c'est bon pour ses nerfs lorsqu'elle s'occupe et se distrait.

MADAME BOVARY MERE : Rien que des manières ! Elle fait semblant, moi je dis.

CHARLES : Mère, cela suffit !

MADAME BOVARY MERE : Oui, oui, tu l'aimes mieux que moi, et tu as raison, tout cela est logique et parfait. Lorsque les oiseaux s'échappent du nid, une chose est sûre, ils ne reviennent plus. C'est comme ça, voilà. Mais quand ils confondent le nord avec le sud, une mère qui aime a le droit d'être un peu désespérée, non ?

CHARLES : Maman !

MADAME BOVARY MERE : Laisse, Charles, c'est bien. A présent, tout cela je l'ai compris. Et ne te soucies pas de ta mère, vieille et triste qui va bientôt mourir. Je me débrouillerai toute seule. Porte-toi bien et adieu ! (*Madame Bovary Mère sort*)

CHARLES : Mais, mère, maman !

III/(3)

(*A l'auberge du Lion d'Or. Madame Lefrançois, Homais, Hippolyte, plus tard Charles*)

HOMAIS : Eh bien, la revoilà-t-il pas qui gambade, gaillarde dans l'écurie, notre petite grenouille à cloche-pied ?

HIPPOLYTE : Oui, ben sûr.

HOMAS : C'est ce que je dis, avec le temps, tout va s'arrangeant, c'est vrai ou non, Madame Lefrançois ?

MADAME LEFRANCOIS : Oui, mais c'est que chez mon pauvre bougre, le temps, pour lui, il a mis le temps.

HIPPOLYTE : Oui, pour sûr, le temps pour moi l'était pas du bon temps.

HOMIS / Ah, balivernes ! Il a le charme d'un prince ! Rien que la botte vernie le rend plus distingué que le cordonnier qui lui a ajusté. Par ailleurs, au moins ça ne ressemble plus à une bévue de la nature mais à une blessure de guerre ! Elles aiment ça, les femmes, il faut me croire. Maintenant, il n'a plus qu'à raconter les batailles de Lützen ou de Bautzen, et il ne lui reste qu'à claquer dans ses doigts et choisir jusqu'à la couleur des cheveux.

HIPPOLYTE : Oui, ben sûr. Le temps, l'est pas bon, mais la fiancée, elle...

HOMAS : Quel bienfaiteur, notre vénéré Bovary.

HIPPOLYTE : Oui, ben, merci.

HOMAS : Au fait, depuis pas mal de temps, il y a dans la cote sur la pâture un pauvre diable vagabondant, enveloppé dans un amas de guenilles qui sentent à donner mal au cœur ; il porte sur la tête une toque de castor défoncée qui lui cache la figure. Quand passe « l'Hirondelle », il ôte sa coiffure et, à la place des paupières, on aperçoit deux orbites béantes tout ensanglantées. La chair s'effiloche en lambeaux rouges, et il en coule un liquide putréfié qui se fige en gale verte sur les joues. Pour vous parler, il se renverse la tête avec un rire idiot, alors, ses prunelles se déforment jusqu'aux tempes, roulant d'un mouvement continu sur le bord de la chair encore vive. Alors, il saute, sans s'y attendre sur le marche-pied arrière de la voiture et glisse son visage par la fenêtre à l'intérieur. Une fois, j'ai dû voir de mes yeux, moi aussi, comment un voyageur est tombé, comme cela, en un profond paroxysme.

MADAME LEFRANCOIS : C'est l'aveugle. Il m'est arrivé de lui donner de la soupe.

HOMAS : Je ne comprends pas comment nos autorités peuvent supporter une chose pareille. On devrait enfermer cette canaille et la forcer à travailler. Ou bien l'expédier sur le champ vers l'Allemagne par dessus la frontière où l'on a peut-être une meilleure solution pour ces parasites.

MADAME LEFRANCOIS : Un jour, vous parlerez peut-être comme ça aussi sur mon bon Hippolyte ? Et puis sur moi, à cause de mes oreilles décollées ?

HOMAS : Indubitablement, un mal scrofuleux avec affliction de la callosité et Facis abdominalis. Mais faut-il que cela existe à notre époque, je demande ? Oh oui, le progrès, ma parole d'honneur, avance aussi lentement qu'un escargot. *(entre Charles)*

CHARLES : Je m'inquiète pour Emma. Cela fait des jours qu'elle est à Rouen et elle aurait dû être de retour hier au plus tard.

HOMAS : Ne disiez-vous pas qu'elle prend des leçons de piano chez Mademoiselle Lempereur ? Cela explique sans doute le retard de son retour.

MADAME LEFRANCOIS : Mademoiselle Lempereur ? Mais c'est qu'elle a accouché d'un petit garçon superbe et, depuis des mois déjà, ne donne plus de leçons.

CHARLES : Ca, je ne comprends pas.

HOMAS : Tout va s'élucider, mon ami. Vraiment, nous ne sommes point chez les Hottentots où l'on disparaît simplement comme ça, sans laisser de traces parce qu'un autre l'aimait de la machette.

III/(4)

(Dans la maison des Bovary. Emma, Lheureux, plus tard Félicité, L'huissier et Charles)

LHEUREUX : *(prend les mesures d'Emma)* C'est qu'enfin, vous n'êtes pas n'importe qui, très chère. Vous êtes une apparition, une création ! Vous êtes l'amante de tous les romans et l'héroïne de tous les drames. Vous êtes le « Vous » indéfini des grands poètes... Et ne bougez pas, s'il vous plaît... Voilà... Vous êtes le cygne lorsqu'il étend ses ailes, et l'eau quand elle

jaillit au dessus des écueils... mesurons maintenant encore une fois ici ... la Poésie dans le recoin de l'âme toute tremblante de l'avocat... oh, je sais bien ce que je dis ! Au fond, nous sommes tous des artistes, Madame ! Et la guerre est la vengeance la plus terrible des gens sans talent... Et c'est terminé.

EMMA : Un très beau tissu, vraiment.

LHEUREUX : Aussi moelleux que la peau de vos mains si je peux me permettre la remarque. Puis il ne nous reste plus ici qu'à régler quelques petites signatures et, déjà, votre humble serviteur peut déjà s'en aller chez le tailleur pour que...

EMMA : Félicité ? Ma bonne Félicité ?! Où est-elle ? (*entre Félicité*)

FELICITE : Madame est revenue de la ville ?

EMMA : Et si ce n'était que ça ! Elle est aussi terriblement amoureuse.

FELICITE : Le pauvre Monsieur.

EMMA : Et à moi, non, tu ne penses pas, très chère amie ? Alors que je viens d'échapper à la mort.

FELICITE : Echapper à la mort, c'est pas possible du tout. En tous cas, c'est ce que Monsieur le curé, le dimanche, il dit toujours. Parce que, quand ça doit arriver, c'est comme Dieu il le veut. Mais s'en aller pour ça danser de suite à la foire avec le malin compère ? Madame a pourtant déjà eu tout le malheur voulu, et, à moi, cela a toujours été mon malheur aussi.

EMMA : Ah, c'est un jeu avec un enfant. Que peut-il bien arriver ? Et puis, tous les hommes sont des vauriens et ne méritent qu'à être fouettés et privés de leur sexe. Alors, au moins, ils peuvent ainsi chanter mieux et maîtriser le trémolo.

FELICITE : Mais moi, ça se pourrait que je sais à qui elle est, la douce radicelle.

EMMA : Cela t'est déjà arrivé de l'essayer ?

FELICITE : Madame parle avec moi , souvent tout comme si c'était elle. Alors, encore une fois, j'ai le visage rouge comme une tomate, parce que justement, ma foi, ça, c'est pas du tout permis.

EMMA : Que m'importe le monde, dis-le moi, je veux le savoir ?

FELICITE : Monsieur le bedeau de la paroisse, dans le temps, il m'a tendu comme ça sa douce radicelle. Mais, j'étais encore trop petite pour la chose et je lui ai pas retouché non plus. Mais après, quand je suis allé chez le Père Guérin à La Pollet et que ma poitrine, elle faisait comme des gros bourgeons qu'auraient poussé... *(entre l'huissier)*

L'HUISSIER : Je viens, mandaté par Maître Hareng, huissier à Buchy. Puis-je parler à Monsieur Bovary ?

EMMA : Pour l'amour de Dieu, il n'est pas là, que voulez-vous ?

L'HUISSIER : Ce que peut bien vouloir un huissier mandaté par Maître Hareng : Faire son devoir, naturellement.

EMMA : Mais, vous pouvez me parler à moi. Je veux dire, je suis... là... j'ai qualité...

L'HUISSIER : J'en déduis donc que vous êtes Madame Bovary ?

EMMA : Je n'ai tout de même pas l'air de sa soubrette.

L'HUISSIER : Nul sait ce que l'avenir vous réserve.

EMMA : Je vais vous jeter dehors !

L'HUISSIER : Je crois, Madame, que, sur le fond, vous vous méprenez totalement sur votre situation.. Je veux dire que nous allons bientôt procéder à votre expulsion. Et ce, sous vingt quatre heures. Il ne vous reste tout juste que le temps pour payer l'intégralité des huit mille

francs que vous devez. Alors seront appliquées toutes les dispositions voulues par la Loi, à savoir, la confiscation de vos meubles et objets de valeur.

EMMA : Et maintenant, partez, allez-vous en. Mon mari est un homme avec tellement d'orgueil ; cela lui briserait le cœur de vous croiser dans sa maison.

L'HUISSIER : L'orgueil est une chose que l'on doit pouvoir se permettre, Madame. Cela fait partie d'une vie dans le luxe. Mais, cette vie, vous l'avez menée, à ce que je vois.

EMMA : Je suis certaine qu'il s'agit d'une erreur.

L'HUISSIER : C'est ce qu'ils disent tous en tremblant au pied de la potence. (*l'huissier sort*)

EMMA : Lheureux, ce gremlin ! Il n'a pas prolongé les changes. Malgré lui avoir dit qu'il recevrait la maison du vieux Bovary.

FELICITE : Peut-être devrais-je maintenant raconter encore à Madame la mienne histoire, celle du cuisinier, du chat et du sac de paille au clair de lune. Comme ça peut-être, elle pourra rire à nouveau et voir comme tellement j'avons jamais rien à rire et à pleurer.

EMMA : La maison de Barneville, avec elle, je peux le tenir en échec. Puisse seulement ce cloportes des placards faire passer l'héritage à son Charles, lui qu'elle aime par dessus tout. Et sans tarder, surtout ! (*entre Charles*)

CHARLES : Emma ! Chérie ! Enfin, enfin e voilà de retour ! C'est que je m'en suis fait du souci. Que s'est-il passé ?

EMMA : Je suis tombée malade, tout d'un coup, chez Mademoiselle Lempereur.

CHARLES : Chez Mademoiselle Lempereur ?

EMMA : Oui, je voulais lui, après être passée chez Léon... chez Monsieur Dupuis, en profiter pour lui donner l'argent pour les leçons de piano. La fièvre m'a pris et il m'a fallu vomir.

CHARLES : Mais Madame Lefrançois dit que Mademoiselle Lempereur ne donne plus du tout cours ?

EMMA : Ah bon, elle dit ça ?

CHARLES : Parce qu'elle a eu un enfant, oui.

EMMA : Veux-tu que je te montre les factures ? Mais oui, naturellement. C'est ça !

CHARLES : Bon. Mais calme toi, mon pauvre ange. Madame Lefrançois aura confondu avec une autre demoiselle Lempereur. Je me suis fait de terribles soucis, tu le comprendras facilement.

EMMA : Comment alors puis-je être libre de mes mouvements si le moindre retard te met à ce point en panique ?!

CHARLES : Quand je le sais, alors ça va.

EMMA : Au fait, je vais devoir maintenant me rendre à Rouen plus souvent. C'est que Mademoiselle Lempereur pensait que mes doigts sont raidis et que, pour l'exercice, le temps de la maladie m'a vraiment beaucoup manqué. Une fois par semaine est le minimum dont j'ai besoin si cela doit avoir encore un sens maintenant. Nous nous sommes mis d'accord pour les jeudis. Et cela ne la dérange en aucun cas si je passe la nuit chez elle si déjà l'heure se fait trop tardive.

CHARLES : Mais c'est vraiment très aimable de sa part.

EMMA : Oui, c'est une personne vraiment formidable. Je devrais te la présenter. Et peut-être, une fois, aimerais-tu m'accompagner ?

CHARLES : Le jeudi, non, c'est tout à fait exclu. C'est la journée la plus longue au cabinet. Au fait, qu'a dit notre jeune ami ?

EMMA : C'est devenu un vaniteux gascon. Laissons-le où il est.

CHARLES : Là, je suis désolé.

EMMA : Et comment était-ce avec notre bonne maman ? Avez-vous parlé de la maison de Barneville ?

CHARLE : Laissons-là, elle aussi, où elle est.

III/(5)

(Emma chez Lheureux, entre Emma)

LHEUREUX : Oh, quel éclat en ma chaumière ! Comment allez-vous ? Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?

EMMA : Comment je vais ? Et vous le demandez ?

LHEUREUX : Oui, le temps !, Je ne vais pas bien non plus aujourd'hui. Je voudrais bien pouvoir m'allonger. Mais les affaires, les rendez-vous, Je dois encore courir les rues comme un vrai dératé.

EMMA : S'il s'agissait du temps, je serais franchement plus calme, vraiment.

LHEUREUX : Je comprends. La robe. Un chef-d'œuvre, c'est tout ce que je peux dire, exceptionnelle d'autant qu'elle est faite sur mesure pour votre corps ravissant.

EMMA : Monsieur Lheureux, ni le temps ni ma robe qui seraient un sujet duquel je voulais m'entretenir avec vous.

LHEUREUX : Mais, vous êtes en courroux, très chère. Ce n'est pas de mon goût du tout.

EMMA : Ce n'est pas de votre goût du tout ! Mais cette chose là, *(elle sort de sa poche la décision du tribunal)* elle n'est pas de mon goût non plus. Vous pouvez m'expliquer ça, Lheureux !!

LHEUREUX : Qu'est-ce qu'il y a là à expliquer ? Tout est pourtant écrit ici noir sur blanc. De plus, là je ne peux absolument rien faire.

EMMA : Ah bon, vous ne pouvez rien faire. Puis-je me permettre de vous rappeler votre parole que vous m'avez donnée, comme quoi vous n'émettriez pas mes changes ?

LHEUREUX : Effectivement, c'est vrai. Mais j'étais moi-même forcé et avais le couteau sous la gorge. Vous ne sauriez croire quelle vie dure et sans pitié nous menons, Madame Bovary. Non, vous ne savez rien du monde. Mais, est-ce bien ma faute ?

EMMA : Et maintenant, que va-t-il se passer ?

LHEUREUX : Ca je peux vous le dire ! Un jugement du tribunal et saisie exécutoire.

EMMA : Et cela, vous pouvez me le dire avec ce calme, oui ?! Je n'arrive pas à comprendre ! Vous ! Mon ami !

LHEUREUX : Ah, mais, très vénérée, pour qui me prenez-vous ? Vous voyez, je suis un pauvre homme malade à qui il a toujours fallu travailler dur. Bientôt je serai indigent et devrai vivre de ce que j'ai gagné par mon labeur. Personne, pas un seul ne me saluerait plus alors, pas même avec le petit doigt, si je ne possède plus rien et ne suis plus rien moi-même. Et les grands mots qui sortent de votre bouche, vous les prenez dans vos romans. Ne vous rendez pas ridicule, s'il vous plaît.

EMMA : Et le cygne, lorsqu'il étend ses ailes, et l'eau, lorsqu'elle jaillit par dessus les écueils ? Merci là aussi de tout cœur ! J'ai l'impression que vous vous êtes exercé dans l'art poétique et malheureusement oublié le dernier vers. Celui où le crapaud s'enfonce dans la fange.

LHEUREUX : Ne devenez pas vulgaire, cela nuit à votre teint.

EMMA : Vous ne pensez tout de même pas qu'un noyé s'occupe encore de sa coiffure ?

LHEUREUX : Le style, c'est Tout. Pas les amis. Eux, on les a afin qu'ils nous trahissent.

EMMA : Vous reconnaissez donc que vous m'avez trahie ?

LHEUREUX : Nous ne pouvons trahir que ceux que nous aimons.

EMMA : Maintenant, je vous en prie, épargnez-moi votre philosophie à bas prix !

LHEUREUX : Et d'une certaine manière, oui, je vous ai aimée comme quelque chose qui n'a plus rien à voir avec ce monde.

EMMA : Oui, alors aidez-moi !

LHEUREUX : Mais comment ? Monsieur Binet veut son argent sur le champ. C'est un misérable écorcheur à qui l'on ne peut pas parler.

EMMA : Mais demandez lui au moins une prolongation et reprenez une des lettres de change.

LHEUREUX : Rien à faire. Zéro. Nous pourrions tout au plus parler de la maison de Monsieur votre vénéré beau-père à Barneville. Dieu ait son âme...

EMMA : Sans valeur et grevée d'hypothèques.

LHEUREUX : Maintenant, ça me suffit, ma foi. Vous me volez mon temps, si vous voulez bien le savoir. Le temps est la matière première de notre vie et de la mienne aussi ! Et puis vous arrivez là et vous me portez tort !

EMMA : Je pourrais vous verser un acompte et vous laisser la nouvelle robe ou bien vous rapporter des bijoux.

LHEUREUX : C'est comme de traverser le désert avec une verre d'eau. Là... le 23 mars cinquante huit francs... le 17 juin quatre vingt un francs... le 3 août deux cent francs... puis un billet de huit cents francs... un de mille vingt francs... et puis les intérêts et les intérêts des intérêts... Là il n'y a vraiment personne qui s'y retrouve ! Et vous me tombez là avec une

robe ! Pensez-vous donc que cela va continuer toujours comme ça ?! Suis-je votre vache à lait ?!

EMMA : Allons, réfléchissons ensemble à une solution...

LHEUREUX : Mais allez vous bien ôter votre main de mon épaule ? On pourrait penser que vous voulez me séduire !

EMMA : Vous êtes une crapule ! Je vais répandre partout de quelles manigances vous ruinez les gens d'honneur !

LHEUREUX : Ce sont des menaces que vous voulez me faire ? Dans ce cas, je vais montrer à votre mari quelques écrits qui ne manqueront certainement pas de l'intéresser. Et de surcroît, le tribunal a reconnu mes exigences. Partez maintenant ! Que Dieu vous accompagne, mais partez !

III/(6)

(Emma chez Léon ; entre Emma)

LEON : Emma ? Mais qu'est-ce qui t'amène ici ? Nous ne sommes pourtant pas encore jeudi.

EMMA : Ecoute, chéri, et s'il te plait ne me demande pas de détails.

LEON : Oui, mais que se passe-t-il donc ?

EMMA : J'ai besoin d'urgence de huit mille francs !

LEON : Tu es folle ?

EMMA : Pas encore. Mais si je n'arrive pas à dénicher l'argent aujourd'hui même, dans ce cas, oui, je vais le devenir.

LEON : Mais qui peut bien vouloir huit mille francs de toi ?

EMMA : L'heureux a conservé les billets chez lui pour augmenter leur valeur et pour ensuite, dans le même temps, les mettre en circulation. C'était contraire à l'accord que nous avons passé, mais je n'ai rien de solide contre lui. Hier soir, l'huissier était chez nous en notre maison et m'a transmis l'ordre d'exécution. Voilà que menacent les enchères maintenant si je n'ai pas payé l'argent d'ici demain matin. Aide-moi, Léon !

LEON : Mais je ne peux pas.

EMMA : Quel poltron tu fais !

LEON : Tu exagères ta situation. Peut-être mille écus pourraient-ils calmer le bon Monsieur.

EMMA : Oui, eh bien vas-y, cours ! Vas chercher mille écus ! Qu'est-ce que tu attends ? Tu vas y aller, enfin ! J'aurai beaucoup d'amour pour toi lorsque tu reviendras !

LEON : Mais où pourrais-je bien aller ? Je ne connais personne qui puisse me donner autant d'argent.

EMMA : Si j'étais à ta place, moi je saurais où je pourrais le trouver.

LEON : Où alors ?

EMMA : A ton bureau bien sûr, où donc sinon ?

LEON : Il faudrait que je vole ?

EMMA : Là tu aurais l'occasion de me montrer que ton amour pour moi est véritable ! Mais ce que je retrouve chez toi, c'est toute la fadeur lamentable de mon mariage !

LEON : Maître Guillaumin, le notaire d'Yonville, il peut, peut-être, faire quelque chose. Il t'apprécie. Nous avons beaucoup parlé de toi, autrefois.

EMMA : Mais moi, je ne le connais pas. Toi par contre, je t'ai connu ! Mal, malheureusement, c'est tout ! Adieu et à jamais te revoir !

III/(7)

(Emma chez Maître Guillaumin. Entre Emma)

GUILLAUMIN : Madame Bovary ! Combien de fois me suis-je souhaité de recevoir un jour votre visite. Et maintenant vous voilà en personne devant moi, et moi, je suis si mal organisé. Veuillez donc excuser ma tenue.

EMMA : Cela ne fait rien, Vénéré Monsieur Guillaumin. Je voulais vous demander...

GUILLAUMIN : Mais, d'abord, prenez donc place et buvez une tasse de thé avec moi. Vous n'avez pas bonne mine, si je peux me permettre la remarque.

EMMA : Je ne vais pas bien non plus, Monsieur.

GUILLAUMIN : Mais qui va bien encore de nos jours.

EMMA : Je voulais...

GUILLAUMIN : Oui, moi aussi, depuis longtemps déjà je voulais parler avec vous car j'ai une très bonne nouvelle à vous apprendre.

EMMA : A moi ?

GUILLAUMIN : Mais tout nous prend tellement de temps. Souvent je reste assis jusqu'à minuit à m'occuper de mes tristes affaires, à comparer les chiffres jusqu'à ce que mes yeux se fassent aussi lourds que des pierres. Pourtant je prends plaisir à lire de la littérature, Chateaubriand et Paul-louis Courier. Et puis toujours je retourne à Molière, naturellement.

EMMA : J'ai beaucoup lu Chateaubriand dans ma jeunesse.

GUILLAUMIN : Oui, oui, la jeunesse. Pourquoi aller penser à l'âge avec votre beauté dans la fleur de vos années ! Dites, que payez-vous pour emprunter à la bibliothèque de Rouen ?

EMMA : Sur le champ, je ne peux vraiment pas vous le dire...

GUILLAUMIN : Vous voyez, c'est pour cela que je voulais vous parler. En effet, je voudrais mettre ma bibliothèque à votre disposition ; c'est que j'ai oui dire, justement par notre ami commun, Rodolphe Boulanger, dont je gère la fortune et qui m'a raconté tant de belles choses sur vous...

EMMA : Il est de retour ?

GUILLAUMIN : Il s'est vraiment épris de votre charme que l'on ne saurait jamais assez admirer et du fait que, justement, vous vous passionniez, entre autres, pour la lecture aussi, c'est ce qu'il a dit. C'est que, tous deux, nous partageons le même vice, pour ainsi dire, car je raffole sans réserves des Belles Lettres. Vous savez, tout notaire porte en lui malgré tout les restes d'un poète et là, de temps à autre, votre présence, votre conversation sur des questions littéraires qu'ils nous intéressent seraient pour moi des plus divertissantes.

EMMA : Mais c'est que maintenant, je tenais à vous entretenir d'autre chose, Vénéré Monsieur Guillaumin.

GUILLAUMIN : C'est que je suis tombé sur un ouvrage fort remarquable d'un certain Choderlos de Laclos. Vous le connaissez ? Non ? Voilà, il a écrit un roman intitulé « Les liaisons dangereuses », paru en 1782, je crois, et qui lui a valu un fort joli succès. On y trouve quelques scènes légères, disons-le, m'empêche que, comment dire, elles sont, à mon goût, pleines de délicatesse. En y réfléchissant, je ne peux en discuter avec personne sinon pour savoir où finit l'art et où commence l'obscénité. Voudriez-vous commencer par y jeter un coup d'œil, puis en débattre avec moi ?

EMMA : Monsieur Lheureux fait pression sur moi avec des billets de créance. Huit mille francs, si d'ici demain je n'ai pas...

GUILLAUMIN : Arrêtez, je vous en prie ! Ne recommençons pas là avec les chiffres ! Cela me rend tout malade et j'espère pouvoir parler avec vous de quelque chose de vraiment plus important que des basses sphères de la vie quotidienne.

EMMA : Mais vous pourriez peut-être, si je puis vous exposer un instant où en est de notre fortune, du point de vue matériel, évidemment, comme assurance pour vous...

GUILLAUMIN : Pourquoi ne pas être venue me voir plus tôt? J'aurais pu vous soumettre une douzaine de moyens plus commodes de faire valoir votre argent au lieu de le laisser, disons, pourrir chez Monsieur Lheureux. Mais comment vous conseiller si vous ne trouvez pas le chemin ?

EMMA : J'ignore moi même pourquoi je ne viens qu'aujourd'hui.

GUILLAUMIN : Ouais. (il se reverse du thé) Pour vous aussi, une autre tasse ?

EMMA : Monsieur, j'attends.

GUILLAUMIN : Mais quoi donc ?

EMMA : Cet argent.

GUILLAUMIN : Mais... Bon, eh bien, oui ! (*il tombe à genoux devant Emma et commence à lui baiser les pieds*) Restez, pour tout au monde, ! Je vous aime ! Comme j'ai attendu ce moment !

EMMA : Vous exploitez ma détresse de façon impudente, Monsieur Guillaumin ! Je suis peut-être à plaindre, mais ne suis pas à vendre !

III/(8)

(*Emma chez Rodolphe ; entre Emma*)

RODOLPHE : Quelle surprise ! Vous ? Chez moi ?

EMMA : Oui, c'est moi. Rodolphe, je voudrais, vous demander un conseil.

RODOLPHE : Vous n'avez pas du tout changé et vous êtes toujours aussi charmante.

EMMA : Oh, ce sont de bien tristes charmes, puisque vous les avez dédaignés.

RODOLPHE : Je me les ai arrachés de mon cœur car je ne voulais être coupable de votre malheur.

EMMA : Des paroles.

RODOLPHE : C'est tout ce que nous avons.

EMMA : J'ai bien souffert, en tout cas. La vie fut-elle bonne pour vous au moins, depuis notre séparation ?

ROLDOLPHE : Ni bonne, ni mauvaise. Franchement, je ne sais pas comment je vais.

EMMA : Peut-être aurait-il valu ne jamais nous quitter.

RODOLPHE : Oui, peut-être !

EMMA : Tu crois ? Oh, Rodolphe, si tu savais !... Je t'ai bien aimé ! J'étais désespérée et ai failli mourir.

RODOLPHE : Mais je ne voulais pas tout cela !

EMMA : Oui, tu en aimes d'autres, avoue-le. Je les comprends aussi, va ! Et puis je les excuse. On est obligé de t'aimer, toi tout comme il nous faut boire et manger. Parce que tu es un homme, toi, qui a tout ce qu'il faut pour te faire chérir. Tu les auras séduites, toutes ces pauvres et heureuses créatures, comme tu m'avais séduite. Mais nous recommencerons, n'est-ce pas ?

RODOLPHE : Ah ! Pardonne-moi ! Tu es la seule qui me plaise. J'ai été un imbécile, un type plein de couardise. Mais voilà que tu pleures ? Qu'as-tu ?

EMMA : Je suis ruinée, Rodolphe ! Il faut que tu me prêtes quatre mille francs. C'est la moitié de ce dont j'ai besoin. Peut-être puis-je avec ça contrecarrer le pire.

RODOLPHE : Quatre mille francs ?!

EMMA : Mon mari a placé toute sa fortune chez un notaire et celui-ci s'est enfui. Nous avons fait un emprunt ; mais les patients ne paient pas. Du reste, la liquidation n'est pas finie. De l'argent, nous en aurons plus tard de nouveau, ça c'est sûr. Mais aujourd'hui, faute d'un acompte, on va saisir nos biens; c'est maintenant que ça se passe, à l'instant même ; Comptant sur ton amitié, je suis venue.

RODOLPHE : Mais c'est que je n'ai pas quatre mille francs, ma chère !

EMMA : Quoi, tu ne les as pas ?

RODOLPHE : Si tu veux, renseigne-toi auprès de Monsieur Guillaumin, c'est le gestionnaire de mes biens.

EMMA : Cette honte ultime J'aurais pu m'en dispenser! Non, tu ne m'aimes pas ! Tu ne m'as jamais aimée ! Tu ne vaux pas mieux que tous les autres !

RODOLPHE : Je suis moi-même dans la gêne et j'ai des dettes.

EMMA : Mais quand on est pauvre, on ne recouvre pas d'argent la crosse de son fusil ! On n'achète pas de pendule incrustée d'écaïlle ! Ni de pommeau vermeil pour son fouet ! Oh, rien ne lui manque, jusqu'à son porte-liqueur dans sa chambre ! Tu as un château, des fermes et des bois, tu vas à la chasse, tu voyages à Paris chaque fois que tu a envie ! Non, toi... il n'y a que toi que tu aimes !!

RODOLPHE : Je dois donc le dire encore une fois : je n'ai pas quatre mille francs.

EMMA : La moindre de ces niaiseries dans ta chambre encore, on peut en tirer de l'argent ! Mai garde-le bien! Garde-le ! Moi, je t'aurais tout donné, j'aurais tout vendu, j'aurais travaillé

de mes mains pour toi. J'aurais mendié sur les routes, juste pour un sourire, seulement pour un regard de ta part. Et tu restes là tranquillement dans ton fauteuil comme si déjà on ne m'avait pas fait assez souffrir. Qui t'a forcé à me rendre malheureuse ? Etait-ce une gageure ? Et puis la lettre qui m'a déchiré le cœur. Mais je reviens chez lui tout de même, et de nouveau, il se remet à jurer son amour ! Et puis, j'implore son secours que me rendrait le premier venu, suppliante, désespérée et lui faisant don de toute ma tendresse comme de mon pardon. Et le voilà qui me repousse parce que ça lui coûte quatre mille méchants francs !!

RODOLPHE : Mais, si je ne les ai pas.

EMMA : Tu as fait de moi une putain !!

III(9)

Dans la maison des Bovary, Emma, Félicité, Puis les invités de la fête, comme dans I/(2), plus tard, Charles et Homais)

FELICITE : Il y a une telle bassesse dans ce jeu ! Sous le marché couvert tellement de gens devant, devant une affiche piquée avec un clou au poteau, et qui dit que demain au matin le mobilier de Madame et de Monsieur devrait être vendu, et si peu cher comme pour les pauvres.

EMMA : A quoi bon.

FELICITE : Mais moi j'y vais avec mes mains à moi, en colère comme avec la griffe d'un chat. Ce qu'il va bien pouvoir dire, Monsieur, de toutes ces choses pas claires.

EMMA : Il me pardonnera, lui à qui il ne suffirait même pas de m'offrir un million afin que je l'excuse de m'avoir rencontré. Félicité doit me rendre un service, et ce, sur le champ.

FELICITE : Ce que Madame désire.

EMMA : Va chez Monsieur Homais et dis que j'ai besoin d'arsenic, c'est urgent. A la cave, nous avons des rats en nombre si effrayant qu'il me faut en répandre un peu aujourd'hui encore. A cette heure, d'ordinaire c'est Justin, son laborantin qui est au magasin. C'est mieux comme ça aussi parce que Monsieur Homais, lui, ce vieux grigou, il ne le lâcherait pas.

FELICITE : Moi, je n'ai jamais encore vu une seule queue de rat se faufiler entre mes jambes.

EMMA : Pars maintenant ! (*Félicité sort. Les uns après les autres, entrent les invités de la réception du Marquis D'Andervilliers, comme à la scène I/(2), tous avec le même déguisement. Lorsque tous sont entrés, en chuchotant et en riant, après que chacun, tout à tour ait effleuré ou regardé Emma avec étonnement, la silhouette à tête de porc s'approche d'Emma*)

LE MARQUIS : Ainsi, à nouveau réunis nous revoilà...

LE CHŒUR : Ainsi, à nouveau réunis nous revoilà...

LE MARQUIS : Bienvenue... Bienvenue... Bienvenue...

LE CHŒUR : Bienvenue... Bienvenue... Bienvenue...

EMMA : Mais où cela ?

LE MARQUIS : Au paradis des rats.

LE CHŒUR : Au paradis des rats.

LE MARQUIS : Ou bien la bonne, la fidèle Félicité, ne devait-elle pas venir nous apporter... avec cette fine et douce poudre ? (*Emma avale le poison*)

LE MARQUIS : Ce fut une bonne décision.

LE CHŒUR : Ce fut une bonne décision.

LE MARQUIS : Coupable elle fut, face qu monde.

LE CHŒUR : Coupable elle fut, face au monde.

LE MARQUIS : Face à elle, coupables nous fumes, un jour ou l'autre.

LE CHŒUR : Face à elle, coupables nous fumes, un jour ou l'autre.

LE MARQUIS : Parce que nous sommes rats.

LE CHŒUR : Parce que nous sommes rats.

LE MARQUIS : Et ne se doit-on pas de tuer les rats comme la vérité de cette pompe de ce monde ?

LE CHŒUR : Et ne se doit-on pas de tuer les rats comme la vérité de cette splendeur de ce monde ?

LE MARQUIS : Mais n'étions-nous pas jeunes et beaux et désirables comme elle ? Ne longions-nous pas les sources de l'amour au pas fier de nos rêves ? N'étions-nous pas nous aussi dignes d'une même estime pour être mis en poésie par un poète, chantés par un chanteur et peints par un peintre ? Et maintenant, nous sommes rats.

LE CHŒUR : Et maintenant, nous sommes rats.

LE MARQUIS : Et l'on se doit de tuer les rats comme la vérité de cette pompe du monde.

LE CHŒUR : : Et l'on se doit de tuer les rats comme la vérité de cette pompe du monde.

LE MARQUIS : Voilà, nous sommes donc la fin de tous les livres et la raison de toutes les raisons. Voilà, nous sommes la parole qui toujours demeure enfouie, et de l'échelle le dernier barreau qui fait défaut. Voilà, nous sommes l'aveuglement des voyants.

LE CHŒUR : Voilà, nous sommes l'aveuglement des voyants.

LE MARQUIS : Nous sommes donc l'ignorance du savant, la tromperie de l'homme fidèle et la couardise du sans-peur. Nous sommes donc alors la question qui suit toutes les réponses.

LE CHŒUR : Voilà, nous sommes donc la question qui suit toutes les réponses.

LE MARQUIS : Voilà, nous sommes la brouille profonde dans le cœur de la perfection.

LE CHŒUR : Voilà, nous sommes la brouille profonde dans le cœur de la perfection.

LE MARQUIS : Voilà, nous sommes Dieu, sous la forme d'un rat.

LE CHŒUR : Voilà, nous somme Dieu, sous la forme d'un rat.

EMMA : J'ai rempli mon devoir.

LE CHŒUR : Elle a rempli son devoir.

EMMA : Serai-je libre maintenant ?

LE CHŒUR : Sera-t-elle libre maintenant ?

LE MARQUIS : Libre comme rat

LE CHŒUR : Libre comme rat.

LE MARQUIS : Comme tous les rats du monde.

LE CHŒUR : Comme tous les rats du monde.

LE MARQUIS : Et heureuse ?

LE CHŒUR : Et heureuse ?

LE MARQUIS : Heureuse comme un rat.

LE CHŒUR : Heureuse comme un rat.

LE MARQUIS : Comme tous les rats du monde.

EMMA : C'est bon. (*L'assemblée s'éloigne comme elle était venue ; entre Charles*)

CHARLES : Mais, pour l'amour de Dieu, qu'est-ce qui nous arrive ? J'arrive à le sentir, mais non pas à le voir. On dirait un ulcère qui gonfle de l'intérieur et personne ne peut rien faire. Emma, dis-moi quelque chose !

EMMA : Ce n'est rien.

CHARLES : Mais... ce gravier blanc au fond du verre... Dis, qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que tu as bu ?

EMMA : Là ! Sous les livres sur ton secrétaire !

CHARLES : (*il trouve un billet*) « Qu'on n'accuse personne... » Empoisonnée !... Empoisonnée ! » Félicité ! – Félicité !! – Homais ! – Père Bournisien ! Au secours ! Elle s'est empoisonnée ! (*entre Félicité*) Mais pourquoi donc est-ce que personne ne m'aide ?! (*à Félicité*) Vite, allez chercher Monsieur Homais ! Mais allez, bon sang !! (*Félicité sort, à Emma*) Mon enfant, mon ange, qu'est-ce que tu as fait ? (*entre Félicité avec Homais*)

HOMAIS : Du calme ! Surtout, du calme !

CHARLES : Si seulement j'arrivais à le comprendre...

HOMAIS : Il s'agit seulement d'administrer maintenant un antidote puissant. (*il lit le billet de Emma*) De l'arsenic ? Mais où a-t-elle bien pu prendre de l'arsenic ? (*Félicité s'effondre à terre*) Mais c'est qu'ils tombent tous comme des mouches aujourd'hui ! (*A Charles*) On devrait en faire une analyse.

CHARLES : Oui, eh bien, allez-y, faites-la ! Sauvez-la ! (*A Félicité*) Cours chercher le Docteur Canivet.

FELICITE : (*se relevant*) Mais c'est que je ne voulais pas, tous les jours de ma vie, devoir voir comment crèvent les rats. (*Félicité et Homais sortent*)

CHARLES : (*à Emma*) Tu n'étais donc pas heureuse ? Pourtant, j'ai fait tout ce que j'ai pu !

EMMA : Oui, c'est vrai, tu es bon ! (*entre Homais*)

HOMAIS : Là, pour effectuer l'analyse, j'ai cherché mon petit manuel, mais Justin, ce bâtard, me l'a attrapé ! Comment devons-nous avancer alors quand, au moment crucial, on ne peut tout simplement pas trouver ce que la science, elle, sait. (*L'aveugle parcourt la scène et chante*)

Souvent la chaleur d'un beau jour

Fait rêver fillette à l'amour.

Pour amasser diligemment

Les épis que la faux moissonne,

Ma Nanette va s'inclinant

Vers le sillon qui nous les donne.

Il souffla bien fort ce jour là,

Et le jupon court s'envola !

EMMA : (*criant en sursautant*) L'aveugle !

III/(10)

(Dans la maison des Bovary, Charles, Homais, Félicité, le Docteur Canivet, puis le Père Bournisien, l'huissier et ses clerics ainsi que Lheureux)

HOMAIS : 8 mars, 21 heures 36, suite à une intoxication aiguë par auto-administration d'acidum arsenicosum à des fins suicidaires... Je vais écrire un article pour « Le Fanal de Rouen » et rendre les derniers honneurs à notre chère défunte sous forme de termes très soigneusement choisis.

LE DOCTEUR CANIVET C'est elle qui va être contente.

HOMAIS : D'ailleurs, comme maintenant, pour une fois, l'occasion nous est donnée de nous revoir, je voudrais tant, c'est vrai, inviter le Docteur chez nous à la maison pour un moment agréable. Là c'est l'occasion de vous offrir un gigot de mouton comme jamais vous ne pourrez l'oublier.

LE DOCTEUR CANIVET Merci, mais je suis végétarien.

HOMAS : Oh, voilà qui me surprend.

LE DOCTEUR CANIVET A-t-on mis le Père Bournisien au courant ?

HOMAS : Oui, ces corbeaux qui flairent l'odeur de la mort ! Avec leur soutane qui les balance comme un linceul ! (*entre le Père Bournisien*) Trop tard ! Voilà, vous arrivez trop tard, comme d'habitude Comme toujours dans la vie.

LE DOCTEUR CANIVET Vous êtes arrivé trop tard vous aussi, non ?

HOMAS : Evidemment, j'avais tenté de suite une analyse, Docteur, et primo, avec précaution, versé dans une petit tube...

LE DOCTEUR CANIVET Il eut été mieux de lui enfoncer votre doigt dans la gorge au lieu de fourrer votre nez dans vos petits tubes ! (*A Charles*) Je suis vraiment navré, cher collègue !
(Le Docteur Canivet sort)

LE PERE BOURNISIEN : Peut-être devrions-nous fixer maintenant l'heure et les modalités de la cérémonie ?

CHARLES : Pourquoi ? Quelles cérémonies ?

LE PERE BOURNISIEN : Je comprends votre douleur, cher fils. Mais ainsi Dieu l'a voulu et il fallait qu'il en soit ainsi. Nous ne sommes tous en ce monde que des hôtes de passage, ne l'oublions pas et faisons l'exercice de notre modestie. Au demeurant, on n'avait pas vu Madame à l'église depuis longtemps, sinon elle serait aujourd'hui décédée, bonne pour la contrition.

HOMAS : Voltaire est mort aussi en homme libre sur une terre libre ! (*au Père Bournisien*)
Je sais déjà ce que vous allez rétorquer, ravalez-le, quitte à vous étouffer !

CHARLES : Je veux qu'on l'enterre dans sa robe de nocés, avec des souliers blancs, une couronne dans les cheveux. On lui déliera sa chevelure qu'on étalera sur ses épaules. Au dessus du cercueil en acajou, on mettra une grande pièce de velours vert, ornementé de dentelle blanche. Par dessus, une rose, tout autour une couronne de lierre. Telle est ma volonté. Faites comme je le veux.

HOMAS : Ce velours me paraît une superfétation, mon très vénéré, et un cercueil de plomb fait aussi bien l'affaire. Du point de vue scientifique, il présente même un certain nombre d'avantages. Et puis d'ailleurs, pensez tout de même à la dépense.

CHARLES : Est-ce que cela vous regarde ? L'avez-vous aimée ?! Partez et laissez-moi tranquille !

LE PERE BOURNISIEN : Les choses de la terre sont pourtant si négligeables lorsque l'âme se retrouve, pure, devant Dieu. Dieu est très grand et immensément bon. Il nous faut tous nous soumettre à ses commandements. Et pour cela, nous n'avons point besoin de velours vert, Monsieur Bovary.

CHARLES : Je l'exècre, votre Dieu !

LE PERE BOURNISIEN : C'est l'esprit de colère et de révolte qui est en vous ! Mais, cela aussi, notre Père vous le pardonnera.

CHARLES : Je n'ai pas besoin de pardon, de personne !

FELICITE : Mais de tout cela, la coupable, c'est moi et je voudrais seulement que rester ennoyée dans la rivière. *(Félicité et tous les autres sortent les uns après les autres. Entrent les croque-morts. Ils sortent Emma sur une civière. Puis arrive l'huissier avec ses commis, Lheureux ensuite)*

L'HUISSIER : *(A Charles)* Au nom du peuple... *(A son clerc)* Commencez. *(Les clercs vident la scène. Les clercs et l'huissier sortent)*

LHEUREUX : *(A Charles)* Mes très profondes et sincères condoléances. Une femme hors du commun, en vérité. Mais le monde continue de tourner. C'est toujours un courant qui

s'écoule, une danse effrénée. D'abord dans l'amour, puis dans le mariage, et puis jusqu'en la mort. D'ailleurs maintenant, les jours chauds vont bientôt revenir. Les premières fleurs blanchissent sur les branches et les gazouillis d'oiseau résonnent près du ruisseau. Ne faisait-il pas aujourd'hui aussi beau qu'au printemps ? Et l'air, vous ne trouvez pas aussi qu'il s'est radouci et que sa fraîcheur a l'odeur des jeunes fleurs ? (*Lheureux sort*)

CHARLES : (*seul sur la scène vide*) C'est la force du destin.

Bordeaux, mars 2001